

DOSSIER / CULTURE

LE POUVOIR D'EXPRESSION

— p.14 à 27



VOYAGER AUTREMENT

— p.6 à 13



SEXY ET FÉMINISTE?

— p.20 à 24

TABLE DES MATIÈRES / UN SEXTO DE TROP **_3** / L'AMOUR QUI BLESSE **_4** / SIMPLICITÉ VOLONTAIRE DE LUXE **_6** / CUBA, RIEN D'INCLUS **_10** / LA LANGUE COMME FLAMBEAU **_14** / PETIT COMMERCE POUR GRAND LECTEUR **_16** / COUP DE CŒUR DES COLLÉGIENS **_17** / CHÈRE LANGUE FRANÇAISE... **_18** / BEYONCÉ, FÉMINISTE SEXY ? **_20** / NELLY : UN CRI DU CŒUR **_22** / UN ÉTÉ CHAUD **_25** / PLAN RAPPROCHÉ SUR LES FEMMES AU CINÉMA **_26** / E-SPORT : SUR LES TRACES D'UN PHÉNOMÈNE **_27** / UN VACCIN CONTRE L'HÉTÉRONORMATIVITÉ **_28** / LA QUÊTE **_29** / DANS LE BUREAU D'UNE VOYANTE **_30**

PAR NICHOLAS RICHARD



CRÉDITS

RÉDACTEUR EN CHEF

Nicholas Richard

ASSISTANTE-RÉDACTRICE

Audrey Brunet

COLLABORATEURS

Arthur Bak, Audrey Brunet,
Claudie Demers, Christophe Desjardins,
Thomas Lafontaine-Giguère,
Alexanne Lapointe, Arnaud LeBlanc,
Fidélia Longchamps, Sophie Presseault,
Léa Ricard, Nicholas Richard,
Guillaume Rouette, Bianca Sickini-Joly
et Ariane St-Hilaire

ÉDITION

Mariève Desjardins

GRAPHISME ET MISE EN PAGE

Émélie Charette-Paquette

CRÉATION DE LA GRILLE

Rachel Monnier

RÉVISION

Mylène Benoit, Marie Line Bolduc,
Anne-Marie Charland, Élyse Dupras,
Anne-Catherine Gagné,
Constance Harrison-Julien, Vincent
Julien, Anny Kemp, Mélanie Plourde

PHOTOS

COUV. - WonderWoman, Jamiesrabbits (flickr)

P.18 - Foule, Montrealais (wikipedia)

P.20 - Beyoncé, Gsshatan~commonswiki
(wikipedia)

P.27 - E-sport, Gabriel Gagne (wikipedia)

NOUS

Ta culture. Ma culture. Trop rarement notre culture. Tu écoutes ta musique, j'écoute la mienne. Tu parles ta langue, je parle la mienne. Tu voyages à ta façon, je voyage à ma manière. Tu as tes habitudes, j'ai les miennes. Tu vis. Je vis. Pourquoi on ne vivrait pas ensemble, côte à côte ? Pourquoi est-ce que c'est si difficile de nous entendre ? Pourquoi nos différences ne deviendraient pas notre force ? Tu écoutes de la musique que je ne connais pas, fais-moi entendre. Tu parles un langage que je ne comprends pas, apprends-moi. Tu voyages comme je n'ai jamais voyagé, fais-moi découvrir. Tu as des habitudes différentes des miennes, aide-moi à avancer. Tu vis différemment, montre-moi le chemin que tu connais, ensemble, nous irons plus loin.

Il y a la culture qui nous a vus naître, la culture qu'on consomme et la culture dans laquelle on vit. Que ce soit les films qu'on regarde, la façon dont on s'exprime, la manière dont on boit le café, les mets qu'on prépare ou les moments qu'on passe ensemble, tout ça fait partie de ce qui s'appelle culture. Le jour où on n'en aura plus, qui va-t-on devenir ? Des hommes et des femmes sans identité, sans appartenance, sans différence.

Il y a la culture des autres, et notre culture. Même si elle n'est pas la même, respectons-la, sans pour autant y adhérer pour effacer la nôtre. Il faut que la culture rayonne, partout. Le soir, les lumières que l'on voit au loin, c'est de l'étincelle de culture qui se répand un peu partout. Le jour où l'on va renier notre culture, il va faire noir longtemps.

Il faut faire attention. C'est vrai que la culture, surtout chez nous, connaît un renouveau. Que ce soit avec le rap qui pousse les générations plus jeunes à écouter de la musique francophone, les nouveaux arrivants qui sont arrivés au cours des dernières années ou l'accessibilité accrue à ce qui se passe partout sur la planète, tout ça fait fleurir notre culture et détermine qui nous sommes en tant que peuple. Cependant, il ne faut pas délaissé ce qui est derrière nous, parce qu'une culture, ça se construit. Ce que nos parents nous ont laissé, ce que leurs parents leur ont laissé, il ne faut pas l'oublier. La nostalgie n'est pas obligatoire pour avancer, sauf que la mémoire collective est essentielle. Même si la mémoire est sélective, il faut faire attention de ne pas tomber dans l'oubli. Demain, on se souviendra de nous, alors vivons, plus que jamais encore, pour qu'on laisse des traces et qu'on s'en souviennent.



www.letroubletete.com

Le Trouble-Tête, également disponible sur le web, publie ici une version imprimée d'articles variés qui ne comptent pas passer inaperçus.



UN SEXTO DE TROP

PAR LÉA RICARD



Le sexto, message à caractère sexuel envoyé par les réseaux sociaux ou par message texte, est maintenant passé dans l'usage, surtout chez les jeunes. Ce qui est moins clair pour la plupart, ce sont les implications que peut avoir cette pratique. Entrevue avec Hertel Huard, sexologue chez Tel-Jeune, pour faire la lumière sur le populaire phénomène du sexting.

Le sexting est un comportement répandu. Tellement qu'il est banalisé. Et contrairement à la croyance populaire, les jeunes ne sont pas les seuls à le pratiquer. Mais selon des statistiques canadiennes récentes, un sexto sur cinq reçu par un jeune a été envoyé à quelqu'un d'autre. Le 22 mars dernier, la journaliste Daphné Dion-Viens du *Journal de Québec* rapportait un fait troublant : une adolescente de 12 ans s'était automutiliée après qu'une photo d'elle en sous-vêtements fasse le tour de son école. Ce cas est loin d'être isolé puisque la cyberintimidation compte parmi les conséquences fâcheuses de cette pratique.

Y PENSER À DEUX FOIS

L'échange de sextos se fait, la plupart du temps, entre deux partenaires dans une relation. Ceux-ci doivent être consentants, même s'il arrive qu'un des partenaires se sente forcé par l'autre à pratiquer le sexting. Dans tous les cas, Hertel Huard conseille de s'interroger avant d'envoyer des photos. « Ai-je confiance en cette personne, suis-je vraiment à l'aise d'envoyer la photo ? », demande-t-il. Il importe de garder en tête que les photos qui sont envoyées durant l'échange peuvent finir par se retrouver sur internet ou bien être vues par d'autres. Et si le partage n'est pas fait dans l'immédiat, cela peut être fait plus tard, une fois que la relation est terminée. « Lorsque les photos se retrouvent dans le vir-

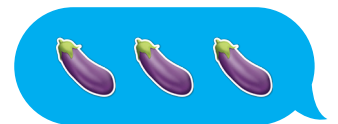
tuel, on perd le contrôle », dit M. Huard. Il conseille donc d'y penser à deux fois avant d'envoyer une photo et de se poser la question suivante avant de le faire : « Et si ma famille voyait cette photo, serais-je à l'aise ? »

Justement, Hertel Huard rappelle que les parents aussi peuvent appeler pour bénéficier des ressources offertes par Tel-jeune. S'il avait un conseil à leur donner, ce serait de contrôler l'accès aux ordinateurs des jeunes. En effet, le sexologue conseille d'empêcher les moins de 16 ans d'avoir un ordinateur dans leur chambre. Placer les appareils dans la maison de façon à ce que le parent puisse facilement jeter un coup d'œil dessus est également une bonne idée.

ILLÉGAL, LE SEXTING ?

Hertel Huard explique que lorsque des personnes d'âge mineur pratiquent le sexting, il peut en découler des conséquences légales. La possession ou la vente d'images de mineurs nus est considérée comme de la pornographie juvénile et peut mener jusqu'à l'obtention d'un dossier criminel ou jusqu'à la prison pour le détenteur, lorsqu'il y a plainte ou que le dossier parvient jusqu'aux oreilles de la police. Par la suite, même si ceux pratiquant le sexting sont consentants, mais mineurs, ils sont encore dans le tort. Puisque ce sont des images de personnes mineures, n'importe qui peut porter plainte s'il aperçoit de telles images sur le téléphone ou l'ordinateur de quelqu'un. « Il faut faire attention à ce qu'on partage et à qui on le partage », réitère le spécialiste.

La mission de Tel-Jeune est « d'informer les jeunes sur leurs droits », exprime M. Huard. L'organisme essaie d'informer le plus possible les jeunes sur le phénomène du sexting, en leur montrant les conséquences que peut avoir la pratique et en essayant d'éveiller leur esprit critique face à ce phénomène. L'important pour l'organisme est aussi d'aider le jeune à faire clairement la distinction entre sa vie publique et sa vie privée, les photos à caractère sexuel faisant partie de la vie privée des gens. « Le meilleur moyen de se protéger est de ne pas envoyer de photos », dit-il.



L'AMOUR QUI BLESSE

PAR ARIANE ST-HILAIRE



Cela se passe souvent derrière des portes closes, à l'insu de l'entourage. Pour cette raison, les victimes de manipulation psychologique menant à la violence dans les relations amoureuses sont plus nombreuses qu'on le croit. Rencontre avec l'une d'elle pour lever le voile sur cette situation inquiétante.

« Au début de la relation, j'étais une personne vraiment heureuse et en amour avec lui. Il m'a comblée de bonheur jusqu'à ce qu'il me prenne ma virginité sans mon consentement. Et puis, un jour, il a levé la main sur moi parce que j'avais voulu prendre un verre d'eau sans son accord. Quand j'ai enfin eu le courage de le laisser, après cinq mois de relation, j'étais une personne détruite autant physiquement que mentalement, je n'avais plus de confiance en moi, je n'étais plus capable de sentir le toucher d'un homme, même les câlins de mon papa », raconte S., une jeune femme qui a eu le courage de témoigner sous le couvert de l'anonymat.

JOUER AVEC LES LIMITES

Selon l'Agence de la santé publique du Canada, les trois formes de violence psychologique les plus courantes sont de dire des mots blessants à la victime ou de la rabaisser, d'être jaloux à un point tel que la victime ne peut parler à d'autres hommes ou à d'autres femmes et d'exiger de savoir avec qui et où est la victime à tout moment.

Les agresseurs ont tous une technique différente pour exercer une influence sur la victime, toujours en s'adaptant à celle-ci. Leur emprise se fera de façon graduelle, ce qui explique pourquoi les personnes manipulées ne ressentent qu'un malaise au commencement de la relation. Un pervers teste les limites, il cherche à savoir jusqu'où il peut aller avant que la victime ne s'aperçoive de sa vraie personnalité, et plus le temps passe, plus il ira loin en la

conditionnant à penser comme il le souhaite. S'il commet une erreur, il ne l'admettra pas et rejettera la faute sur l'autre. Les techniques varient, mais le membre du couple en quête de pouvoir pourra insulter l'autre, le dénigrer là où il sait qu'il pourra le blesser, ou couper son partenaire de son entourage et d'activités extérieures pour prendre une place plus importante dans sa vie et empêcher les appels à l'aide.

Puisque les auteurs de violence agissent de manière insidieuse, ils peuvent faire preuve d'un comportement exemplaire en public. « Ma famille ne s'en est jamais rendu compte. Pour eux, il était le gendre parfait », explique d'ailleurs S. Certains vont aussi tenter d'imposer leurs désirs à l'autre parti en les confondant, en faisant croire que ce qu'ils veulent est ce que l'autre veut.

LE DÉVELOPPEMENT DURANT L'ENFANCE

Les comportements violents peuvent être expliqués par une envie pour l'agresseur d'afficher sa supériorité face à l'autre membre du couple. Il s'agit souvent d'un manque d'estime, de confiance et de respect de soi développé durant l'enfance et reflété sur le partenaire par la suite.

Dans un grand nombre de cas, l'agresseur et la victime auront été confrontés à des scènes de violence conjugale entre leurs parents durant leur enfance. Comme les parents sont le seul exemple d'une relation conjugale qu'il peut observer sur une base régulière, l'enfant va assimiler ce comportement comme étant la norme.

Ce phénomène, aussi appelé transmission intergénérationnelle, n'est toutefois pas la seule cause de développement d'une personnalité perverse et elle n'est pas exclusive: « Ce n'est pas parce que tu as vécu de la violence dans ta situation familiale que tu vas toi-même devenir une personne violente », affirme Édith de la Sablonnière, professeure au département de psychologie du cégep de St-Jérôme. L'influence du milieu est très importante et il y a d'autres facteurs de risque », rappelle l'enseignante.

Par exemple, un enfant qui a reçu une trop grande charge de travail, trop de responsabilités ou qui est laissé à lui-même lors de moments difficiles de sa vie peut aussi avoir une conception du monde ou des automatismes le rendant susceptible de développer des comportements manipulateurs ou violents.



POURQUOI RESTER?

Être victime de violence psychologique est une situation souvent plus complexe qu'il ne le semble. Les manipulateurs vont doser leurs bons et leurs mauvais côtés de façon à ce que le manipulé puisse voir ses bons côtés même dans les mauvais. Les personnes violentes qui savent préserver leur couple sont souvent des gens extraordinaires. Le problème est que la victime se concentre sur cet aspect du partenaire pour chercher des raisons de l'excuser.

C'est ce que dit S.: « Quand on aime une personne, on reste avec elle malgré les défauts qu'elle a et on essaie de la changer. Je suis restée avec lui parce qu'au fond de moi, je savais qu'il était gentil et qu'il m'aimait. Mais je crois que ce n'était qu'une façade pour me garder près de lui et pour avoir une certaine emprise sur moi puisque moi j'étais vraiment amoureuse. »

Rester dans une relation psychologiquement violente a ses conséquences, et elles sont nombreuses. La violence psychologique est la destruction systé-

mique de l'estime de soi et du sentiment de sécurité d'une personne. Édith de la Sablonnière mentionne d'ailleurs que « de tous les types de violence, la violence psychologique est celle qui a le plus d'effets néfastes sur la victime. » Il s'agit d'une violence qui peut durer longtemps en passant inaperçue, en restant dans les sous-entendus. Les effets d'une relation violente s'accumulent avec le temps et épuisent la victime.

Elle peut mener à des troubles de l'appétit et du sommeil, des maux de ventre et de tête, des courbatures, du stress, de la tristesse, de l'anxiété, des crises de panique, des problèmes de santé mentale ou le suicide. Les victimes ressentiront souvent un sentiment de vide ou croiront que personne ne s'intéresse à elles et que la vie est dure.

Y METTRE FIN

Il est normal qu'il y ait des conflits dans un couple et une quête de contrôle de temps à autre, mais lorsque c'est toujours la même personne qui cherche à avoir ce contrôle et qu'un déséquilibre se

forme, la relation est mauvaise. Afin d'empêcher que la relation ne dégénère, il faut alors mettre ses limites en refusant toute attitude irrespectueuse. Il ne faut pas tenter de plaire à l'autre, mais plutôt s'affirmer. La violence psychologique, à un certain niveau, peut même être considérée comme un acte criminel.

En effet, selon plusieurs articles du Code criminel au Canada (301 et 423, entre autres), elle peut être condamnée par la justice. L'article 301 sur le libelle diffamatoire, par exemple, considère l'acte de publier sans justification ni excuse légitime de la matière de nature à nuire à la réputation de quelqu'un ou à l'outrager comme étant passible d'emprisonnement.

« Il faut que la personne violente prenne conscience de son problème et de l'impact qu'elle peut avoir sur l'autre. Même si la victime essaie de modifier ses propres comportements, d'utiliser des stratégies pour apaiser l'autre, ça ne changera pas. Elle va marcher sur des œufs et sera dans une perpétuelle insécurité émotionnelle », avertit Édith de la Sablonnière.

SIMPLICITÉ VOLONTAIRE DE LUXE

PAR ARTHUR BAK



Tout le monde a déjà rêvé de tout lâcher pour s'installer sur le bord d'une plage et vivre au rythme de l'océan. Sans se faire accroire qu'on est dans un film, on peut essayer d'imiter ce mode de vie. C'est ce que j'ai tenté de faire durant presque 3 mois. Voici le récit de mon voyage dans l'ouest en compagnie de trois de mes chums et de Big Betty!

Commençons par dire que j'ai vu les choses en grand... Au départ, le projet était d'acheter un van familial et de le convertir, comme font la plupart des gens. Vite, l'idée me sembla trop classique, alors je me suis tourné vers les légendaires Westfalias. Après avoir scruté Kijiji au moins 20 fois par jour durant plusieurs semaines, un deal m'apparut alors que j'étais en train de boire une bonne Stella Artois entre deux *laps* au Massif de Charlevoix. Un Westfalia 1984 orange, transmission automatique, en parfaite condition avec peu de millage pour la très raisonnable somme de 1500\$. Trop beau pour être vrai, littéralement... Au moment de la transaction, j'ai découvert qu'il s'agissait d'une fraude, j'ai dû renoncer à l'acheter.

LE DEAL D'UNE VIE

J'ai continué mes recherches pour réaliser qu'un véhicule plus spacieux serait plus approprié pour un trip de 3 mois. Aussi, deux passagères s'étaient jointes au voyage. Comme le dit un vieux proverbe, « La patience finit toujours par payer. » Et la vague d'une vie arriva et je n'eus d'autre choix que la surfer. Le patron de la boutique où je travaille m'annonça que Jo, ancien propriétaire du Axis de Mont-Tremblant, vendait le bus de la shop. Alors qu'il me le décrivait, mes yeux étaient ronds comme des 25 cents. Deux télévisions, Xbox, PlayStation, minibar, cinéma maison, chapiteau et la cerise sur le sundae, une banquette en « U » avec un poteau de danseuse dans le fond ! Le bus était en parfaite condition, avec peu de millage, et 15 000 \$ avaient été investis dans le moteur l'année précédente. J'ai demandé le prix en m'attendant à un montant complètement hors de mon budget. Eh bien non, le bus était à vendre pour 5000\$.

Le lendemain j'étais à la SAAQ pour remplir la pape-rasse. J'avais enfin mon moyen de transport pour l'été. À 19 ans, j'étais en possession du Saint-Graal des Bus. Je peine encore à croire que ce bijou m'appartient !

Le jour J arriva enfin : nos familles s'étaient déplacées pour dire au revoir à leur cher enfant et pour prendre les classiques photos de départ, devant le fameux bus. Je pris place à bord du monstre et dans le temps de le dire, nous étions sur l'autoroute 15. L'excitation était à son comble, l'aventure commençait et nous étions heureux. Cette joie fut de brève durée... Moins de 30 minutes après notre départ un bruit agressant se fit entendre. C'était le *Check Engine* qui venait de s'allumer : le moteur surchauffait. Je voulus prendre la prochaine sortie, mais la bête n'était pas d'accord et le moteur s'éteignit. Petit détail : l'arrêt du moteur est synonyme d'arrêt du *power steering*. Tourner le volant d'un bus de dix tonnes n'est pas aussi simple que cela en a l'air. D'un calme de moine, je réussis à immobiliser le bus, passant ainsi à deux doigts d'un accident.

OMBRE AU TABLEAU

Déterminé à ne pas faire demi-tour, je continuai la route à une vitesse de croisière en m'arrêtant quinze minutes pour en rouler dix. Finalement, après sept heures de route, nous arrivâmes à Mont-Laurier avec l'espoir de trouver un garage de mécanique autobus. Le seul à l'horizon était fermé en ce premier juillet.

En passant au Tim Horton du coin, je tentai ma chance en demandant au premier passant s'il s'y connaissait en mécanique lourde. BINGO! L'homme en question travaillait justement au garage où nous étions précédemment. Son impression: le thermostat était collé... une *job* de 15 minutes selon lui. Erreur! Il déchantait aussitôt : la rouille avait fait des ravages dans le moteur du vieux bus et chaque vis était une épreuve. Marco, notre bon samaritain, était déterminé à régler le problème. Au cours des quatre longues heures que prit la réparation, au moins vingt personnes s'arrêtèrent pour nous proposer de l'aide ou des outils. Chacun mit la main à la pâte en partageant ses connaissances. Maintenant plus de dix « mécani-



ciens » supervisaient le travail de Marco. Le party était pogné! Tout le monde avait acheté de la bière pour passer le temps. Bref, après plusieurs bières, notre ami Marco vint à bout du fameux thermostat et nous en mit un tout neuf. La gentillesse et l'hospitalité de ces gens resteront gravées dans ma mémoire.

DES POUILLEUX ET DE LA BIÈRE *CHEAP*

Le lendemain, nous repartions avec le moral au zénith. J'abrège un peu les nouveaux problèmes techniques rencontrés parce que vous me lisez depuis 10 minutes et nous n'avons toujours pas quitté le Québec ! Je passe donc l'épisode où nous avons déniché, grâce à la page Facebook « Spotted Val-d'Or pour toujours », un gentil samaritain un peu *red-neck*, le classique mécano avec sa cigarette aux lèvres et les deux mains dans le moteur se transportant dans un pick-up tout sale. Et le moment où, dans le coin de Rouyn-Noranda, le moteur surchauffa à nouveau, et où mes compagnons ont sérieusement considéré l'option de faire demi-tour.

C'est d'ailleurs là que nous avons rencontré un couple de *backpackers* qui faisait du pouce jusqu'au Yukon. Ayant eu beaucoup de chance avec des gens généreux, nous avons décidé de donner au suivant et de les embarquer jusqu'à Thunder Bay, leur destination. Au rythme lent de l'autobus, il nous fallut 3 jours pour nous rendre à la ville en question. Arrivés au-dessus du Lac Supérieur, ils nous demandèrent s'ils pouvaient rester avec nous jusqu'à Winnipeg. Ils étaient un peu envahissants et nous étions pressés de retrouver notre petite bulle initiale à quatre. En tant que chef du navire, j'ai dû leur expliquer qu'après Winnipeg, c'était fini, et j'ai fait la route en une seule journée. J'ai donc conduit de 10h jusqu'à environ 7h le lendemain, sans arrêt, à part les pauses pipi.

Arrivés à Winnipeg, je devais régler un autre problème mécanique. Je m'attendais à payer le prix. Des Québécois m'avaient prévenu que dans une autre province, avec une plaque du Québec, les garagistes sont beaucoup moins sympathiques. À ma grande surprise, c'était encore gratuit et un gara-

giste a trouvé le problème : ma *fan* qui ne tournait pas assez vite. Pour fêter ça, nos chers amis les *pouilleux*, que nous avons surnommés les pouilleux à leur insu, nous achetèrent une caisse de *Upper Canada Lager* pour nous remercier des 1639 kilomètres parcourus avec nous (sans donner une cent de gazole). C'est la bière la moins chère existant sur cette terre, mais surtout la plus infecte. Leur caisse de 24 est donc devenue notre *emergency beer*.

Après une brève sieste, nous reprenions la route, avec pour objectif de la journée d'atteindre la Saskatchewan. On m'avait prévenu que le Manitoba et la Saskatchewan étaient une ligne droite de champs à n'en plus finir. Eh bien, c'était la pure vérité... Rien de palpitant n'arriva. Donc, passons tout de suite à l'Alberta.

UNE DESCENTE POLICIÈRE ÉTRANGE

Nous avons pour première destination Strathmore, l'endroit où résidait l'oncle Mau, un proche de la famille de mon compagnon Jules. Nous étions

simplement supposés passer lui serrer la pince, mais l'oncle Mau et sa femme, Dona, nous attendaient avec un festin à en faire peur, arrosé au champagne. N'étant pas dans un état pour reprendre la route, nous n'eûmes d'autre choix que de dormir sur place. Le lendemain, le déjeuner était aussi monstrueux que le souper de la veille et aussi bien arrosé. Champagne pour le déjeuner avec une goutte de jus d'orange pour que l'on puisse appeler ça un mimosa.

Durant la journée, nous sommes allés rejoindre une amie qui résidait à Calgary et nous avons pour projet d'aller au Stampede le soir, le plus gros festival western au Canada. Nous avons eu droit à des concours de «qui pompe le plus de pétrole le plus rapidement», à des spectacles de danse typiquement albertaine (un mélange inspiré du western et des années 50) ainsi qu'à des rodéos. Nos discussions avec des « locaux » nous ont appris qu'ils sont pro-pipelines et que, selon eux, la difficulté financière qu'éprouve l'Alberta en ce moment est entièrement la faute du Québec. Cependant, bien qu'ils n'aient pas les Québécois, ils ont tous, sans exception, aimé le bus que nous avons baptisé Big Betty.

Le lendemain, nous nous dirigeons vers le très connu Lac Louise. Big Betty avait soif, et c'est à une station-service qu'une police nous aborda: « What is that? »

J'ai répondu avec mon anglais 101 : « It's my bus. »

- Where are you going?

- Whistler and Tofino are the final destination.

- Oh! Have a nice trip and cool bus!

Fier de mon achat, je lui dis : « Want to see inside? » Le policier tout excité sortit de sa voiture pour visiter l'intérieur. Arrivé dans le fond, il s'exclama : « Wow dude ! You got a pole dance, this is the dopest bus I have ever seen in my life ! »

Quinze minutes plus tard, nous nous faisons arrêter par tous les policiers sur notre passage, juste pour qu'ils puissent voir l'intérieur du bus.

LES ROCHEUSES, DES KODAKS ET DES CERISES

Quelques kilomètres plus loin, nous entrons dans les mythiques Rocheuses canadiennes. Un paysage à couper le souffle. Difficile de garder l'œil sur la route avec une telle vue. De plus, avec la grande vitre à l'avant et toutes les fenêtres du bus, il était impossible de demander mieux. Banff était un incontournable. C'était aussi l'avis de la quantité astronomique de touristes asiatiques qu'il y avait, avec leurs huit appareils photo autour du cou. Au Lac Louise, pire que pire, il fallait presque entrer jusqu'aux genoux dans l'eau pour être sûr de ne pas avoir 14 touristes en arrière-plan des photos. À côté du lac Louise, il y a le Moraine Lake. Sachez-le : il y a beaucoup moins de touristes et c'est de toute beauté ! Nous avons facilement passé deux bonnes heures à admirer la nature.

Il peut sembler facile de conduire un bus dans les Rocheuses, mais avec ses dix tonnes et ses freins à air, Big Betty a besoin de soins. Il faut constamment garder une vitesse basse sinon une fois que le bus a pris trop de vitesse, les freins ne sont plus d'aucune utilité. À l'inverse, il ne faut pas trop freiner sinon les freins vont surchauffer et quand ils atteignent une certaine température, ils cessent de

fonctionner. Bref, assez stressant surtout avec trois personnes encore plus stressées que toi. Passer d'une Volkswagen Golf 2015 modèle sport à un autobus de quarante pieds de long est toute une adaptation. Après ce que je venais de traverser, j'aurais pu me faire donner un permis de chauffeur d'autobus émérite.

Encore en vie, nous arrivions finalement face à la pancarte de la Colombie-Britannique. Quelques photos et nous repartions déjà pour la vallée d'Okanogan, plus précisément à Kelowna pour aller cueillir des cerises. Le lendemain, nous commençons dans un champ, mais après deux minutes à cueillir les petits fruits, j'ai vite compris que ce n'était pas ma tasse de thé. Au moment d'aller chercher mon maigre chèque de trente dollars au domicile du fermier, sa maison, ou plutôt son palace, m'a enlevé les mots de la bouche. Si être agriculteur est souvent synonyme de pauvreté au Québec, eh bien dans l'ouest, c'est tout le contraire.

WHISTLER ET LE RÊVE ÉVEILLÉ

Puis, nous reprenons la route vers Whistler, destination tant attendue, où j'allais rejoindre une bonne amie. Il fallait passer par Pemberton, là où était un des plus gros festivals de musique au Canada, mais nous sommes arrivés au moment où ils démontaient tout. En passant devant le festival, j'ai aperçu une pédo-van qui ressemblait pas mal à celle de mon ami Jacob. C'était bien lui ! Il allait à Whistler lui aussi. Le lendemain, nous repartions ensemble. Il me suivait en arrière au cas où j'aie des problèmes avec les freins. Et ça, sans savoir que nous attendait la pire descente d'environ trente ki-





lomètres avec des virages serrés en tête d'épingle. Je commençai à la descendre le plus doucement possible, à chaque virage je pensais que le bus allait chavirer. Une odeur de *pad de brake* brûlé attestait que le bus travaillait fort. L'odeur devint de pire en pire, puis Jacob m'appela pour me dire que de la fumée sortait des roues. À la première occasion, je m'arrêtai et je sortis avec l'extincteur. Mes freins étaient rendus rouges tellement ils étaient chauds. Deux minutes de plus et mes freins prenaient feu ou ils allaient tout simplement arrêter de fonctionner. À ce moment, j'ai sérieusement imaginé mon bus en train de brûler. J'ai donc commencé à vider des bouteilles d'eau sur mes freins pour les refroidir. Après deux heures à attendre, nous avons enfin repris la route et même pas deux minutes après nous étions enfin arrivés en bas de la côte. Je me suis juré de ne plus jamais repasser par là.

Trente minutes plus tard, nous étions enfin à Whistler. Dormir dans son véhicule y est passible d'une amende. Nous avons donc stationné dans un parking d'autobus : c'était gratuit, proche de la ville, à cinq minutes à pied du *skate park*. Un autre avantage : à la sortie des bars, nous pouvions faire des *after-partys* sans déranger personne. La rumeur a vite circulé puisqu'il y avait de plus en plus de monde chaque fois, tellement que je devais moi-même refuser des gens.

Whistler est la destination de rêve. Tout le monde semble être là pour les mêmes raisons : décrocher, rencontrer des gens, faire la fête, mais surtout *chill*. Les alentours sont splendides, il y a plein de lacs où les jeunes se réunissent et il a toujours de la bonne compagnie au *skate park*. Ce n'est pas pour rien que beaucoup de touristes finissent par ne pas

repartir. Je sais de quoi je parle puisque j'ai moi-même failli succomber à la tentation, mais je devais ramener mes compagnons de voyage au Québec.

Nous étions maintenant cinq à voyager à bord du bus. Un ami à moi s'était fait abandonner à Osoyoos par son meilleur ami, qui est reparti dans sa van sans le lui dire. Il est donc devenu un «pouceux». Ayant un lit de libre, je le lui ai proposé et il a accepté sans hésitation.

Plus que trois semaines restant au voyage et il fallait compter une bonne semaine pour le retour. Nous avons donc décidé donc de partir vers Tofino. Je pensais avoir tout vu en matière de route dangereuse... Les petites routes étroites avec des précipices de plus de cent pieds étaient au rendez-vous, mais la destination en valait la peine : une ville de surfeur où tout le monde partageait le même *vibe*. Face à la mer, le temps passe à une vitesse folle. Tu peux passer une heure à attendre TA vague, la vague parfaite. Ce n'est plus un sport, c'est un mode de vie. Bref, une fois que tu y goûtes, tu es changé pour toujours. Ici, l'océan exerçait une emprise sur la population. Tout le monde était heureux. C'était une autre planète.

Après deux semaines, il était pourtant temps de revenir à la réalité. Le départ fut difficile et la route du retour s'annonçait longue. Environ 4800 kilomètres nous séparaient de notre terminus. J'étais déterminé à ne pas passer les sept prochains jours à conduire, alors je me suis fixé l'objectif de faire la route en cinq jours. Assez fou comme objectif sachant que je suis le seul à conduire et que le bus ne roule pas plus de 90-95 km/h. J'ai donc dû conduire un minimum de quinze heures par jour pour y arri-

ver. Pendant que les autres regardaient des films en arrière et avaient du plaisir, je scrutais l'horizon tel un capitaine solitaire sur son navire. Nous étions tous tristes de revenir, mais quand la pancarte « Bienvenue au Québec » apparut, le sentiment de tristesse se transforma en sentiment de joie et d'un seul coup nous avions très hâte d'arriver à la maison.

RETOUR À LA RÉALITÉ

Rendus à Mont-Laurier, l'aiguille de la batterie était à plat et il fallait abreuver le bus. Au moment de repartir, Big Betty ne voulait plus rien savoir. Dix mille kilomètres durant l'été et c'était à 180 kilomètres de la maison qu'elle décidait de rendre l'âme ? «Mont-Laurier la ville du malheur», s'exclama mon ami Jules. Décidé à régler le problème, je me suis dit que, peut-être en *boostant* le bus, il repartirait. J'ai donc demandé à plusieurs passants s'ils pouvaient m'aider, mais tous avaient peur de brûler leur batterie à cause de la grosseur du bus. Un passant finit par accepter, sitôt nous étions repartis. Pari réussi : quatre jours et demi plus tard nous étions arrivés à Saint-Jérôme. Le bus a défié tous les pronostiques, personne ne pensait que le bus allait faire la route, hormis moi.

Faire un voyage dans l'Ouest canadien, c'est déjà bien, mais le faire à bord d'un autobus, c'est la chance d'une vie. Je m'imagine déjà à soixante ans, raconter l'histoire de mon aventure à mes petits-enfants, qui rêveront à leur tour de vivre l'expérience. Et qui sait s'ils ne la réaliseront pas à bord de Big Betty ?

CUBA, RIEN D'INCLUS

PAR SOPHIE PRESSEAUT



Cuba, royaume du tout-inclus et des débauches diverses, semble être un paradis pour quiconque s'y rend l'espace d'une semaine ou deux. La vérité, c'est que derrière la façade des hôtels, il y a une toute autre réalité. À la manière d'Alice, je suis passée de l'autre côté du miroir, dans un univers où les attraits sont bien différents de ceux proposés dans les brochures touristiques.

« J'ai lu pas mal d'avis sur Cuba, et les gens avaient l'air ravis; eh bien, désolée, mais pas nous! Les nombreux touristes que nous avons croisés là-bas étaient du même avis que nous : tout le monde se fout de tout et surtout de vous. Autant dire que nous ne sommes qu'un dollar avec des jambes. Il faut demander le prix de la moindre bouteille d'eau pour ne pas se faire escroquer! Quand on va dans un pays du tiers monde où les gens se déplacent à cheval ou à calèche, il faut pas abuser des touristes non plus... », dit *Nathalie-comte* sur le forum Cuba de Tripadvisor. *Nathalie-comte*, laissez-moi vous donner mon opinion : vous devriez peut-être vous sortir la tête du sable.

MA PREMIÈRE FOIS

En janvier 2014, j'ai sauté dans un avion en direction du pays du tabac, de la canne à sucre et du rhum sans vraiment savoir ce qui m'attendait. J'allais avoir quinze ans, et j'y ai viré ma première brosse : dans un tout inclus, après tout, l'alcool est à volonté, et c'est le royaume de tous les excès.

J'ai aussi rencontré plusieurs personnes, dont un homme de trente-six ans prénommé Roberto. Comment m'imaginer, à l'époque, que ce petit monsieur de 5'5" aux cheveux couleur de charbon et aux sourcils reliés entre eux par un excédent de pilosité deviendrait un des meilleurs amis que je n'aurai jamais? En effet, après quatre visites à l'hôtel Farallone del Caribe de Manzanillo, j'ai acheté un nouveau billet d'avion. Pas pour l'hôtel cette fois, mais pour la *casa* de Sofi Garcia, la mère de mon ami, que je devais appeler Mami.

Je ne m'attendais pas au grand luxe en arrivant là-bas—à force de visites au village avec des valises emplies de vêtements et d'objets de soins personnels à donner dans mes précédents voyages, j'avais vu la misère. J'ai rapidement appris, malgré mon peu d'espagnol, qu'il fallait aller chercher sa ou ses chaudières d'eau (dépendamment du travail exécuté) afin de *flusher* le tout dans les égouts cubains. Même principe pour les douches, qui se prennent à l'eau froide. Mais en dehors du fait qu'il faut nourrir le cochon que l'on fait engraisser dans la cour et des quelques ajustements nécessaires, la vie ne semblait pas si différente que par chez nous. Et pourtant...

AU-DELÀ DES APPARENCES

Bien que les gens aient l'air de vivre simplement, heureux, un peu insoucians puisque non empoisonnés par la fièvre du capitalisme, quelque chose de plus sombre se cache derrière cette façade. Les Cubains sont pauvres, affreusement pauvres. On m'a souvent dit que sans les dons en vêtement des touristes, ils n'en auraient pas, ou bien ils devraient se priver de nourriture un certain temps pour pouvoir s'approvisionner en guenilles.

En faisant la conversion proportionnelle du peso cubain au dollar canadien, on constate rapidement à quel point les produits coûtent cher: un tube de pâte à dents là-bas équivaut à 12\$. Un paquet de six rouleaux de papier de toilette coûterait 204\$, soit presque 10% du salaire mensuel du Canadien moyen. Aimerez-vous manger du riz à chaque repas de votre vie? À quatre-vingts sous la poche de dix livres, le gouvernement en fournit cinq livres par mois par personne. Alors pas trop le choix!

Après quelques conversations avec Roberto et Mami, j'ai appris que dans le régime communiste de Cuba, plusieurs services sont couverts par l'État: les soins de santé sont parfaitement gratuits, les petites filles et les petits garçons se rendent à l'école gratuitement, en arborant tous le même petit uniforme différent en couleurs et en motifs selon de leur niveau de scolarité.

Même les soins dentaires sont couverts par le gouvernement. Mais chez Mami, j'ai remarqué que les enfants avaient les dents cariées, tachées de noir et de jaune. L'explication: les brosses à dents et la pâte à dents coûtent trop cher pour que les enfants brossent des dents de bébé qui finiront pas tomber de toute façon. Une fois l'école commencée, les enfants commenceront à perdre leurs dents, et donc à brosser les nouvelles qui émergeront.

L'éducation: un autre des grands problèmes du pays. Ou plutôt ce qu'en font les Cubains lorsqu'ils graduent. J'en ai vu de toutes les couleurs: Mayeline, la sœur aînée de Roberto, diplômée en ingénierie du bâtiment, travaille à la réception de l'hôtel; Yoannis, diplômé en enseignement de l'éducation physique, travaille comme guitariste au *resort*; Peter, diplômé en enseignement de l'anglais, travaille comme GÉO; pour ne nommer que ceux-là.

Autre détail significatif: au moment de mon voyage, je prenais la pilule contraceptive, comme beaucoup de femmes de mon âge. Arlet, une autre des petites filles de Sofi, m'a questionnée sur la chose. « C'est pour ne pas tomber enceinte », que je lui ai dit. « Vous n'en prenez pas, vous, de cette pilule-là? », « Non. Ce n'est pas dans notre mentalité. Pour nous, la contraception, c'est de s'abstenir. » Cela explique sans doute pourquoi les grossesses imprévues (et non souhaitées, souvent) sont fréquentes. De nombreuses personnes, incluant mon ami Roberto, ont eu à confronter cette situation.

Malgré le peu de ressources et certaines dysfonctions sociales marquées, j'ai rencontré des personnes de cœur, qui donneraient une des deux seules chemises qu'ils ont pour quelqu'un qui n'en a pas. Chère Nathalie-comte, on n'a certainement pas passé de temps sur la même plage!

D'ailleurs, peut-être avais-je encore la peau d'un blanc extrêmement laiteux lorsque je suis revenue chez nous, passant des beaux trente degrés Celsius de Pilon aux frigidités moins vingt du Québec, mais j'ai été Cubaine l'espace d'un mois. De l'autre côté du miroir, j'ai trouvé une deuxième famille.



La porte d'entrée de la maison où j'ai vécu pendant un mois, porte qu'on me disait constamment de fermer. Ayant toujours la tête dans les nuages, j'oubliais toujours de la barrer. Maintenant, mon espagnol compte au moins une phrase complète: « Sofia, cierre la puerta, cojone! »



À Pilon, le village où je me trouvais, une plage est réservée exclusivement aux Cubains. Les touristes sont redirigés vers la plage n'étant pas jonchée de cailloux. Mais ils n'ont pas accès aux magnifiques couchers de soleil que l'on peut y retrouver.



Linda (qui signifie belle en espagnol), est sur le toit pour quelques semaines. Pourquoi? Lorsque les propriétaires de chiens se rendent compte que leur toutou est en chaleur, ils les mettent sur le toit pour empêcher une grossesse indésirée.



Mami, Adriana et moi, au restaurant pour fêter mon anniversaire. C'était la deuxième fois de toute sa vie que Mami, qui a 62 ans, allait au restaurant: et tout ça juste pour moi!

LA LANGUE COMME FLAMBEAU

PAR NICHOLAS RICHARD



Il s'est fait connaître d'un plus large public en tant que candidat à la direction du Parti Québécois. Paul St-Pierre Plamondon est maintenant conseiller spécial du chef Jean-François Lisée. Entretien avec ce jeune politicien aussi avocat, chroniqueur et auteur sur la question du français au Québec.

D'abord, comment décririez-vous l'état du français au Québec ?

La loi 101 a évidemment donné des résultats. Toutefois, dans la consommation de la culture et du divertissement, la langue française s'est largement effacée au cours des 10 dernières années. Tout le monde est sur Netflix et YouTube en train de regarder du matériel en anglais, et ça, ça peut l'affaiblir à moyen terme. Parce que ce n'est pas la langue en tant que telle qui importe à la population mais ce qu'elle incarne. C'est la culture, les idées, l'émotion qu'elle porte. Pour cela, il faut que la culture soit présente en français.

Donc, le problème est vraiment dans la culture ?

Plus on encourage la culture francophone, plus on se donne des rendez-vous communs qui permettent à la langue française de faire rayonner l'âme et la pensée québécoise, plus les gens vont avoir le goût de bien utiliser la langue française.

Où les gens au pouvoir devraient-ils viser pour régler le problème ?

Il s'agit de voir comment la culture québécoise peut retrouver la place qu'elle doit avoir dans les médias. Avant, les rendez-vous étaient à la télévision, maintenant Internet vient modifier ça. Ça prend une stratégie québécoise de mise en valeur de la culture à travers ces nouveaux canaux-là. Or, cela n'a pas été une priorité au cours des dernières années et devant la pression forte créée par la mondialisation, qui, d'une certaine manière uniformise la culture en une seule culture globale en anglais, le gouvernement du Québec doit investir et s'assurer de soutenir les produits culturels québécois. La France, elle, n'a pas hésité à mettre de l'avant le principe d'exception culturelle, pour nuancer certaines règles de commerce international, en disant « la culture, nous avons le droit de la mettre en valeur davantage que ce qu'on fait ». Je pense que c'est au gouvernement du Québec de vraiment s'affirmer.

La culture qui nous est offerte présentement est-elle trop loin des jeunes et des futures générations ?

Non, mais je pense qu'elle n'est pas suffisamment mise en valeur et encouragée. Par exemple, une émission comme *Like-moi!* à Télé-Québec. C'est très drôle, c'est très jeune, mais je sais que les cotes d'écoute sont moindres que sur les antennes majeures. Qu'est-ce qu'on peut faire pour changer ça ? Pour diffuser aussi le produit en ligne, ça prend du budget. Or, Télé-Québec est une structure dans laquelle on a coupé systématiquement, année après année. Il y a là un enjeu de concurrence quant à la mise en marché de ce qui se produit.

Qu'est-ce la culture anglophone a de plus ?

On n'est plus vraiment dans des économies dites capitalistes de concurrence, ce sont des oligopoles. À elles seules, quelques entreprises contrôlent l'entière du marché. Dans ce cas, c'est très facile d'avoir le contrôle sur ce que les gens consomment. Dans l'industrie de la musique ou du cinéma, il y a des compagnies, peu nombreuses, mais très puissantes, qui contrôlent non seulement le produit, mais le canal de distribution. À ce moment-là, c'est difficile pour la concurrence plus locale, québécoise, d'amener son produit culturel. C'est au gouvernement de s'assurer qu'il y ait une saine concurrence et que le produit culturel québécois ait sa juste place dans cette mosaïque de choix.

Notez-vous une différence entre le français des régions et celui de Montréal ?

Surtout dans le 514, on croit qu'être ouvert sur le monde, c'est de parler plusieurs langues en même temps. Je pense que c'est une erreur. L'ouverture sur le monde, c'est d'aller à la rencontre de l'autre tout en ayant quelque chose à offrir. Le danger pour le Québec a toujours été le même, c'est de n'être personne. De maîtriser ni l'anglais, ni le français. Je pense que la globalisation, c'est une invitation à



chacune des nations d'exprimer, d'exporter, de montrer aux autres qui on est. Il faut mettre de l'avant ce qu'on a de bon à offrir.

Nos parents nous ont-ils mal transmis cette passion du français ?

Je pense surtout que notre système d'éducation a mal transmis la volonté de bien écrire le français. On y valorise moins l'acquisition de connaissances, et c'est important par rapport à l'écriture de la langue française. Les parents, eux, après le référendum de 1995, ont perdu une certaine ferveur québécoise. Il y a eu un certain découragement québécois face à un résultat qui nous mettait encore une fois dans une impasse, ça a été accentué par « l'ère Charest », par le scandale des commandites. La génération des boomers a un peu décroché du destin national et peut-être que ça touche un peu la langue française.

Pourquoi avez-vous tant misé sur les jeunes dans votre campagne?

L'histoire du Québec en est une de résilience dans un environnement anglophone. Véhiculer des valeurs ou une vision du monde distincte, c'est un flambeau qui se passe de génération en génération. Il faut faire attention à la dépolitisation d'une génération au moment où ça compte. Si les gens ne s'intéressent pas à la politique, il y a là un enjeu important. Il faut qu'il y ait des gestes très concrets pour assurer qu'il y ait une relève au poste qui ait les yeux sur les questions fondamentales comme « est-ce qu'on est maîtres chez nous ? », « est-ce que notre démocratie fonctionne ? », « est-ce que c'est normal qu'on a autant de difficulté avec notre système d'éducation ? » Après 15 ans de pouvoir presque ininterrompu des libéraux, il y a un intérêt nouveau pour la politique, et pas juste chez les jeunes. Je sens que la population au complet est train de se réactiver et ça va être très intéressant de voir comment ça va se dessiner.

Pour aider le français de façon concrète, est-ce que ça prendrait un pays ?

Ça serait la façon la plus efficace.

Parce qu'on aurait tous les leviers décisionnels ?

Ce n'est pas juste une question de levier, mais c'est une question de légitimité. Le jour où le Québec aura son pays, on va mettre moins l'accent sur le législatif ou la contrainte, parce que la conscience nationale, la conscience du fait français, comme langue officielle d'un pays qui s'appelle le Québec, va être juste plus naturelle, plus facilement explicable à l'étranger.

Est-ce possible que des gens aient honte d'être Québécois et de parler français notamment?

Le but des Libéraux est que le Québec ne soit qu'une province comme les autres dans le Canada, de nier la spécificité québécoise pour empêcher le pays. Donc il va affaiblir toutes les zones de conscience nationale des Québécois : la langue française, la fierté nationale comme la fête nationale, où tous les fonds ont été coupés, le retrait du drapeau en avant de la SAQ, de la marque « produit du Québec ». Il nous enlève notre identité, la conscience de notre différence. C'est le rôle du Parti Québécois de changer ça. Pour ça, il faut rassembler, et il faut incarner un changement, qui fasse voir aux gens que l'espoir est juste devant nous et que nos vies vont substantiellement s'améliorer, changer pour le mieux, le jour où on réussira ce changement-là. C'est le temps de se politiser, de participer et ça va être une grosse année.

PETIT COMMERCE POUR GRANDS LECTEURS

PAR AUDREY BRUNET



Des corps étranges reposent sur les présentoirs et dans des rayons, en attendant qu'on s'intéresse à eux. Ils se mettent sur leur trente-et-un et essaient de montrer leur valeur culturelle. Un homme sympathique parcourt les rangées, portant une attention toute particulière à ces objets. Bienvenue dans une librairie indépendante, un lieu plutôt rare sur le territoire laurentien.

À partir de St-Jérôme, il faut parcourir plus de 20 kilomètres pour retrouver une librairie qui n'appartient ni à une chaîne, ni à un groupe commercial.

En entrant dans la librairie Ste-Thérèse, la librairie indépendante la plus proche du cégep, on remarque dès le premier regard l'amour que portent les employés aux livres et à leurs clients à la manière qu'ils ont de les accueillir et à la voix vivifiante qu'ils ont lorsqu'ils suggèrent un livre. Il n'est pas rare de remarquer un sourire sur les lèvres de ceux qui sortent de ce commerce.

DES COMMERCES DE PROXIMITÉ

Luc Lavoie, propriétaire de la librairie Ste-Thérèse et trésorier de l'association des libraires du Québec (ALQ), compte parmi les rares libraires indépendants de la région des Laurentides. Évidemment, il préfère de loin ce type de commerce: « Les librairies indépendantes auront toutes leur touche, leur personnalité et leur couleur. Tandis qu'une chaîne, c'est uniformisé, c'est la même chose qui va se passer d'un bout à l'autre du fleuve. Une librairie indépendante c'est beaucoup plus convivial, beaucoup plus familial, c'est plus chaleureux, accueillant », affirme-t-il.

On considère ces librairies comme des commerces de proximité puisqu'elles participent généralement au développement économique de leur municipalité. D'ailleurs, à cet effet, en octobre 1981 est apparue la loi du livre qui consiste à augmenter l'accessibilité territoriale et économique du livre en soutenant l'implantation d'un réseau de librairies agréées partout au Québec et en garantissant un prix acceptable pour tous.

La librairie Ste-Thérèse est un petit joyau indépendant dans une grande ville pleine de commerces. Les employés partagent pleinement leur passion avec leurs clients. « On va rendre accessibles les titres plus pointus, on a un amour du livre qui se communique et qui nous habite », raconte le libraire. La librairie ne se contente pas seulement de

vendre des livres papier, elle vend également des livres numériques. Un camion ayant le logo internet de la librairie parcourt des centaines de kilomètres par jour pour faire ses livraisons aux habitants des Laurentides. Bien qu'il y ait cinq librairies indépendantes dans la région, elles ne suffisent pas à combler la population des Laurentides. Luc Lavoie affirme qu'il vend et livre facilement jusqu'à Mont-Laurier.

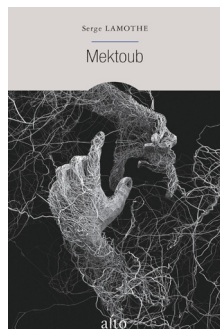
« Toute visibilité pour ma librairie et toute action posée pour mettre de l'avant les auteurs québécois sont importantes. Ce sont des causes que je supporte depuis toujours. » En effet, Luc Lavoie et sa librairie font partie du Conseil de la Culture des Laurentides et tous les quatre ans, les membres regardent les œuvres littéraires qui ont été le plus achetées et empruntées dans les municipalités des Laurentides, et à l'aide des statistiques, ils honorent un auteur jeunesse et un auteur adulte qui se méritent une bourse de 1000\$. Une manière de s'ancre dans la région.

PRENDRE LA RELÈVE

Il est important pour les libraires de faire valoir la langue française et les auteurs francophones. C'est le cas avec la librairie de Luc Lavoie qui encourage les jeunes auteurs à prendre la relève des grands auteurs québécois, disparus ou non : « Comment fait-on pour s'assurer d'avoir des remplaçants pour prendre la relève ? Il faut que l'on s'assure de pouvoir lire des romans, de la sociologie, de la philosophie, du théâtre, peu importe, les livres de cuisine faits par des Québécois pour des Québécois. » Il n'y a pas de craintes pour Luc Lavoie quant à l'avenir de sa librairie, étant un des plus jeunes propriétaires de librairie : « On travaille fort, on travaille bien, on ne se berce pas d'illusions, on est dans l'action, on s'adapte. »

COUPS DE CŒUR DES COLLÉGIENS

Comme à chaque année, nous vous présentons les œuvres qui se sont démarquées lors de la dernière édition du Prix littéraire des collégiens. C'est *Le poids de la neige* qui a reçu les honneurs, mais les étudiants ont eu un coup de cœur pour une œuvre aussi complexe que fascinante.



252 CENTIMÈTRES SOUS LA NEIGE

Par Audrey Brunet

En rendant visite à son père malade, un jeune homme subit un violent accident de voiture. Il se retrouve pris dans son village natal où les habitants sont piégés par une panne de courant générale. L'hiver s'annonce long et rude sans électricité. Surtout pour ce petit village loin du reste du monde. Aidé par un vieil homme qui se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment, le jeune homme se réhabilite lentement grâce aux soins qu'on lui prodige.

Christian Guay-Poliquin en est, avec *Le poids de la neige*, à son deuxième roman qui est la suite de *Le fil des kilomètres*. Ce livre dévoile une solitude d'une profondeur sans nom. On apprend dans ce livre qu'il ne faut se fier à personne, c'est-à-dire que chacun est seul contre lui-même, dans ce monde froid et blanc.

L'intrigue s'échelonne tout au long de l'hiver, et ce, sans autre indication temporelle qu'une échelle de temps qui se trouve en haut de chaque chapitre. Ainsi, les personnages principaux ne semblent avoir aucune connaissance des jours qui passent. Bien qu'écrit dans un langage soutenu, le roman contient de subtiles touches religieuses qui apportent une profondeur à l'œuvre, puisqu'ils nous rattachent aux fondements de notre société québécoise. En effet, le livre étant divisé en sept sections fait étrangement référence aux sept péchés capitaux catholiques. À chaque section, un des péchés est réalisé, et les personnages en ressortent avec une nouvelle perception de la vie. De plus, chaque personnage a un nom qui fait référence aux évangiles et certains d'entre eux produisent des actions qui sont en lien avec eux.

Ce roman québécois livre dans toute sa splendeur l'histoire intemporelle de nos hivers. L'auteur réussit à créer un lien entre le lecteur et les personnages grâce aux longues descriptions de leurs états d'âme, mais également grâce au paysage si bien décrit. *Le poids de la neige* se lit parfaitement bien emmitoufflé dans des couvertures. Mais sur la plage, il vous rendra presque nostalgique !

Le poids de la neige
Christian Guay-Poliquin
La Peuplade, 2016

QUAND TOUT ÉTAIT POSSIBLE

Par Nicholas Richard

Il y a des romans qui demandent à l'auteur un travail de moine, et offrent au lecteur la nécessité de relire. C'est le cas ici pour bien comprendre le destin de Galaczy, Maya ou Willy. Univers unique et infini, *Mektoub* raconte l'histoire d'âmes sœurs perdues s'étant retrouvées en plein cœur des temps sauvages.

Mektoub est le neuvième et plus récent roman écrit par Serge Lamothe. Celui-ci raconte l'histoire parallèle de Galaczy, astrologue en quête d'amour et de compréhension du monde dans lequel il vit, et de Maya, qui elle aussi essaie de combler un manque, que ce soit avec un ami imaginaire ou par le réconfort des hommes. Ces deux personnages tentent par tous les moyens de se trouver inconsciemment, mais ils vivent dans deux mondes différents, au sens propre du terme. Le récit se déroule à une époque où le Québec rayonne, en commençant par l'été 1976, été des Jeux olympiques de Montréal, en passant par le Référendum de 1980. À une époque où tout était possible et que les rêves existaient encore.

Serge Lamothe a créé des personnages intrigants, aux histoires sans pareil. C'est un roman où le questionnement est monnaie courante, car pour comprendre l'intérêt du propos, il faut parfois s'arrêter. Des fois, il est nécessaire de faire un pas en arrière pour mieux avancer. La plume de Lamothe est belle et son esprit est vif, à l'image des personnages qu'il a mis au monde, car ces derniers font tout ce qui est en leur possible pour réaliser leur but tout en étant en constante quête d'identité, que ce soit en voulant prévoir l'avenir ou en cherchant son père. Par son style d'écriture, son vocabulaire ou par son imagination débordante, il est facile de plonger dans l'œuvre de Lamothe et d'y baigner longtemps.

Le livre *Mektoub* est un feu roulant du début à la fin. Par contre, gare à ceux qui s'attendent à une lecture simple, il s'agit ici d'un roman complexe, non pas au niveau de la forme, mais du contenu. Des univers qui se côtoient, des destins éloignés et un présent incertain.

Mektoub
Serge Lamothe
Alto, Québec, 2016

Chère langue française...

En guise d'introduction à son cours de renforcement, Marie-Ève Dubé, professeure de français, a invité ses étudiants à se vider le cœur dans une missive spécialement adressée à notre chère langue. Voici un florilège contrasté des extraits les plus saisissants.

Chère langue française,

Va chier! De toutes les langues maternelles que j'aurais pu avoir, je suis malheureusement tombé sur toi. Toi qui es si compliquée, toi qui changes toujours, toi qui as plus de règles qu'un sport olympique, toi qui exiges tant de nous, les étudiant(e)s, toi qui nous fais souffrir, en gros, toi qui es vraiment *fucked up*.

Jacob Saumure

J'aimerais maîtriser cette langue de Molière, que je trouve sublime. Elle devrait être reconnue mondialement et même enseignée comme langue universelle. Le français possède un champ étendu de vocabulaire contrairement à l'anglais, qui est beaucoup trop simpliste et basique. [...] Nous devrions éliminer tous les anglicismes et tout le franglais au Québec. C'est un devoir de citoyen de défendre cette langue et de découvrir quotidiennement ses richesses, puisqu'un jour, elle risque de s'éteindre à tout jamais.

Mélissa Paquette

Je t'écris pour que tu saches à quel point tu m'énerves. Tu as toujours été dure avec moi et je n'ai jamais compris pourquoi. [...] Tu es comme un puits sans fond où je me jette à chaque fois en espérant, en priant pour toucher l'eau du bout des doigts. Mais, au lieu, je tombe tête première au fin fond du trou, me fracturant le crâne à essayer de comprendre. [...] Un jour, j'aurai ma revanche sur toi et c'est moi qui rirai parce que je t'aurai battue et quelque chose en moi sera débloqué, comme dans un jeu lorsqu'on débloque un niveau.

Christel Seveno

Pourquoi es-tu si complexe? Tu es belle, pleine de subtilités et de délicatesse, mais tu es si mystérieuse! À côté de toi, le sourire de la Joconde est aussi simple à expliquer que la recette sur une boîte de Kraft Dinner. [...] J'ai encore de la difficulté à comprendre comment quelque chose qui me rend si fière peut aussi être si ardu et me compliquer autant l'existence. Comment puis-je délaissier moi-même quelque chose que je voudrais défendre ardemment?

Josianne Melançon

En exercices, tu es si simple et facile à comprendre... Par contre, [...] durant les examens, tu deviens invisible à mes yeux. Tu te crois dans une partie de cache-cache. Figure-toi que j'en ai ma claqué de jouer à « cherche et trouve »!

Mathieu Fortin

Je t'écris ces quelques lignes pour enterrer la hache de guerre de notre relation composée d'amour et de haine. [...] Je t'aime de tout mon cœur de Québécois. Bien qu'à l'école, nous soyons comme chien et chat, tu fais de ma province un endroit unique. Grâce à toi, j'ai la fierté de dire que je suis Québécois et non Canadien. Tu as survécu à la domination anglaise et tu survis encore aujourd'hui. [...] Tu montres aux Anglais que nous ne faisons pas dans la simplicité, que notre langue est compliquée mais qu'elle en vaut la peine. [...] Sache que je te défendrai toujours face à ceux qui proclament haut et fort que l'anglais est la meilleure langue.

Olivier Pineault

Langue française, tu es la référence du charme, car il n'y a pas plus beau moyen de conquérir quelqu'un que par la beauté et la richesse de son vocabulaire. À toi, je dis merci d'être aussi rayonnante que difficile à gérer, puisque sans ta complexité, tu ne serais plus aussi charmante et n'importe quel idiot pourrait te maîtriser, ce qui te rendrait banale.

Alexandre Cabral-Pereira

Je vous écris pour vous mentionner à quel point vous êtes charmante. [...] Cependant, vous avez un don pour rendre compliquées des choses simples. Vous avez la force de répondre à tout de façon simple, mais vous choisissez de rendre ça complexe avec vos exceptions. Je rêve d'un monde uni avec une seule grammaire, un monde où nous vous aurons simplifiée et rendue accessible à tous.

Mathieu Gendron

Je t'ai jadis aimée, adorée, même vénérée. Mais cette période de ma vie est révolue. À peine âgé de sept ans, j'avais le nez dans mes romans. Les autres enfants de mon âge, eux, peinaient encore à finir une bande dessinée. « Écrivain tu seras! », me disaient-ils, alors que mes doigts bouffis couchaient sur le papier quelques vers racontant ma misère. Mon vocabulaire a toujours pris le dessus sur ma grammaire qui, elle, ne me laissait aucun répit. Vois-tu, plus les aiguilles de l'horloge tournent, plus cette vipère s'insère dans les écrits déontiques des établissements scolaires. Au début, on ne demande pas à ces petits êtres simples et naïfs de la connaître, et l'erreur est permise. Mais lorsque le secondaire arrive, cette vipère s'envenime et frappe. On me demandait de raccourcir mes textes, de les simpli-

fier, de m'adapter au public cible. Sais-tu ce qui est étrange? C'est qu'au seuil de l'âge adulte, mes textes soient moins élaborés que ceux que j'écrivais à treize ans. L'école, en voulant me rendre meilleur, a décoloré mes textes et éteint la flamme passionnée qui brûlait en moi. [...] En fait, vois-tu, j'en ai tellement eu ras-le-bol de tes balivernes que je me suis tourné vers ta rivale anglaise. [...] Pour moi, tu resteras toujours ce que tu es, une langue latine à la grammaire trop complexe.

Jérémy Bouchard-Besner

Je vais enfin pouvoir te dire ce que j'ai sur le cœur. Ce que je ressens envers toi est simple. Je t'aime un peu et je te déteste beaucoup.

Jennifer Rivière

Ta grammaire est dégoûtante. Tu la changes sans arrêt. Si tu veux un conseil, écoute-moi. Trouve-toi une grammaire convenable et reste avec elle. Ça pourrait être utile. Ce n'est pas pour encore te tomber dessus, mais les verbes que tu nous fournis sont chiants et drôlement ennuyeux à mémoriser, conjuguer et étudier. Pardonne-moi, mais je devais te le dire.

William Drouin

Je vous connais un peu. Nous avons commencé ensemble au primaire, mais je vous ai vite quittée pour votre voisine, l'anglais. Quand ma mère m'a annoncé ce changement, j'ai pleuré tout un après-midi. Vous m'étiez si confortable et maternelle. Les temps ont changé, chère langue française, car maintenant, vous m'éffrayez.

Maggie Fortier-Papineau

Aujourd'hui, je suis à ma deuxième reprise du cours de renforcement en français et c'est ma dernière chance. [...] Je compte te battre en te montrant que je suis capable. Cela va être mon tour de te donner un coup de poing dans le visage. [...] Je veux que tu comprennes que cette fois-ci, tu ne gagneras pas avec moi, grammaire. Je te souhaite bonne chance et fais-moi plaisir, disparaîs de ma vie!

Chelsea Franc

Il y a plusieurs langues dans le monde et vous êtes l'une des plus belles. L'une des raisons pour lesquelles vous l'êtes est liée, entre autres, à votre complexité. Même si vous êtes ma langue maternelle, vous restez souvent un mystère. Chaque jour, je vous déchiffre de plus en plus, et vous avez encore beaucoup de secrets. Vous êtes aussi d'une telle grâce, vous avez toujours le mot pour décrire une certaine émotion, pour embellir un compliment ou un « e » pour enjoliver les demoiselles. Vous êtes telle une femme à qui on doit le plus grand respect, dont on doit bien accorder le genre et le nombre. [...] Vous êtes aussi d'une grande fragilité. [...] Constamment, [...] nous devons vous protéger d'un vieux rival à vous : l'anglais. [...] Je me battraï pour vous protéger. Même si vous êtes si dure avec moi et que vous rendez mes études toujours aussi pénibles, vous resterez toujours ma douce mère.

Alex Pagé

Je te remercie d'avoir pris vie pendant quelques instants. Maintenant, tu peux retourner mourir sous forme de simples notions de français qui sont normalement sans conscience et sans vie.

Maxime Beaudoin

BEYONCÉ, FÉMINISTE SEXY ?

PAR CHRISTOPHE DESJARDINS



« Who run the world? Girls! » Cette ligne, portée par le sulfureux hymne à saveur de « women's empowerment » de la pop star Beyoncé, vient toucher les cordes sensibles d'un concept encore questionné en 2017 : le féminisme. Si La Bey s'est toujours ralliée aux mouvements prônant l'égalité des sexes, certaines langues fourchues identifient plutôt des contradictions dans son message. Qu'en est-il vraiment ?

Certains affirment que la forme de féminisme rattachée à Beyoncé est maintenant étiquetée comme « à la mode ». Ils critiquent la chanteuse d'utiliser ce mouvement comme un outil de marketing efficace pour tirer le maximum de profits d'un opus ou d'une tournée, par exemple.

ENTRE HYPERSEXUALISATION ET POUVOIR?

D'un certain point de vue, on peut comprendre leur raisonnement étant donné que le problème, c'est que le message dit féministe qui se dégage de cette « stratégie marketing » peut facilement être brouillé. En effet, si on ne cherche pas plus loin, il est facile de voir les propos proféministes de la chanteuse s'annuler face à la sensualité et l'attitude qu'elle illustre dans ses vidéos. Ses chorégraphies très

sexuelles, jumelées à ses accoutrements assez suggestifs, peuvent aisément mener ses principaux critiques à se poser la question suivante : est-ce que le message d'émancipation féminine que propose Beyoncé par l'entremise de sa musique est bien absorbé par son public ? Celui-ci n'est-il pas plutôt déconcentré par tout le brouhaha sexuel qui l'entoure pour filtrer correctement ses intentions ?

Mais pour répondre à cette question, il faut tout d'abord se rappeler d'une chose. Le personnage sexy et provocateur de la pop star américaine a eu une part aussi importante, si non même plus, dans sa montée à la gloire que ses prouesses vocales. Dégradant ? Pas vraiment puisque sans l'ombre d'un doute, elle en est consciente. En analysant son vaste répertoire musical, on s'aperçoit qu'elle a toujours nourri stratégiquement cette image provocatrice, se plaçant elle-même dans le minime espace entre la figure du fantasme masculin et la figure de la femme de pouvoir. En effet, savoir naviguer dans ce lieu contraignant, aux limites de l'hypersexualisation et du pouvoir, nécessite un grand contrôle de la part de la chanteuse. Et en y réfléchissant bien, c'est peut-être à cet endroit bien précis que se trouve la forme la plus tangible de féminisme dans l'histoire moderne de la pop culture américaine.

L'AFFIRMATION D'UNE FÉMINITÉ

Dans le même ordre d'idées, pourquoi est-il si normal d'affirmer que Beyoncé utilise sa propre sexualité seulement pour son public masculin ? Ce constat reste choquant, puisqu'aujourd'hui plus que jamais, c'est l'argent qui donne le pouvoir aux hommes de contrôler l'industrie du divertissement mondial, de définir ce qui est sexy, et ironiquement, de définir ce que la féminité doit être.

Lorsqu'on aborde la culture du viol, on dit que le fait de porter des vêtements suggestifs ne doit pas être interprété comme une incitation aux rapports sexuels. Mais pourquoi, alors, lorsque Beyoncé performe vêtue d'un accoutrement traditionnel afri-

cain faisant un clin d'œil à ses origines afro-américaines, en assumant pleinement son corps sur la scène des Grammy Awards, les critiques culturels sont les premiers à bombarder les médias d'affirmations dégradantes comme quoi sa performance n'a lieu que pour le bénéfice des hommes ?

Nous sommes dans une ère où l'affirmation sans détour du corps chez les jeunes femmes est florissante. Et c'est à ce moment précis que je me sens interpellé. D'un point de vue masculin, je peux affirmer sans gêne que le décolleté provocateur et assumé d'une icône comme Beyoncé est un symbole de féminisme nettement plus influent aujourd'hui que diverses déclarations « vieux jeu » sorties de la bouche de certaines des plus grandes pointures du mouvement.

Je m'explique. Notre génération doit comprendre qu'une femme a le droit de projeter l'image qu'elle désire projeter. Pourquoi Beyoncé n'aurait-elle pas comme principale intention d'embrasser sa propre féminité, et ce, en dehors du regard masculin ? Que les femmes décident de rester au foyer et de s'occuper des enfants, ou qu'elles décident de montrer fièrement leur décolleté entre deux pas de danse sur la scène du Super Bowl, l'important c'est qu'elles fassent leur choix librement. Et au-delà de tout ça, je crois que lorsque les jeunes de notre génération, tant hommes que femmes, regardent ou écoutent une artiste comme Beyoncé performer en utilisant des éléments de sa sexualité, ils devraient s'attarder aux enjeux sociaux d'affirmation qui en découlent, et du fait même, à ce que le « nouveau » féminisme prône réellement : la lutte pour l'émancipation sexuelle de la femme.

Bref, il est clair que l'on n'a pas affaire ici aux Betty Friedan et Rosa Parks de ce monde, mais après mûres réflexions, peut-être que ces figures emblématiques des mouvements féministes antérieurs auraient de la difficulté à saisir les enjeux de société nettement plus axés sur la sexualité. Désormais, pour provoquer la jeune génération, il faut s'y prendre autrement. La musique, la mode et la

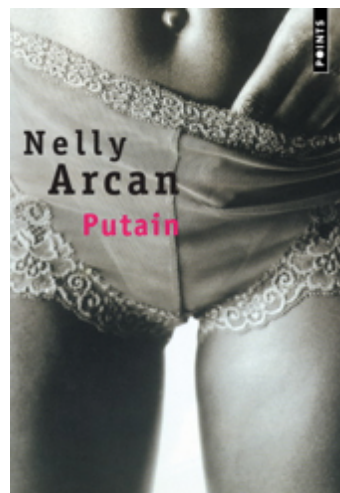
culture ont actuellement le pouvoir de véhiculer des messages de manière artistique, ce qui permet de toucher une génération nettement plus diversifiée, et de la mettre directement en contact avec cette idéologie que je me plais d'appeler « le nouveau féminisme ».

Un féminisme revampé au goût du jour, caractérisé par la défense d'une liberté sexuelle en plein épanouissement. Ainsi, la prochaine fois que vous ouvrirez votre plateforme de « streaming » musical favorite, assis confortablement dans un recoin du métro, branchez vos écouteurs et prenez le temps de déguster jusqu'à la dernière note le *Lemonade* de notre amie Beyoncé. Ça ne fera certainement pas de vous le ou la prochaine Malala Yousafzai (plus jeune récipiendaire du prix Nobel de la paix en 2014), mais ça libérera au moins une bonne dose de dopamine !



NELLY: UN CRI DU CŒUR

PAR ALEXANNE LAPOINTE



J'ai réécrit, supprimé et recommencé mon texte autant que j'ai pu. Comment écrire sur tant de souffrance? Par où commencer? Ai-je trop, ou assez, compris cette femme dans son autodestruction, dans son désir de séduire, dans sa vulnérabilité, sa fragilité, dans son dégoût d'elle-même et dans son reflet de femme parfaite? Comment trouver les mots pour parler de celle qui parvenait si bien « à mettre en mots son mal-être »? Autopsie d'une œuvre cinématographique sur une écrivaine suicidée.

Nelly Arcan était une grande femme, pleine de contradictions et de talent. Son premier roman, *Putain*, connut un grand succès, en France comme au Québec. Ici, l'écrivaine sema la controverse. Tout comme le fait le film d'Anne Émond, *Nelly*. Les critiques diffèrent et s'emmêlent. Pour ma part, je trouve que *Putain* est une magnifique œuvre ; crue, touchante et vraie. *Nelly* est également une très belle œuvre : elle est toute aussi crue, touchante et vraie.

Le scénario, déconstruit en plusieurs moments de la vie de l'écrivaine, donne l'impression de souvenirs, de *flash-backs*. Émond a travaillé un an sur ce scénario, et en a appris beaucoup sur Nelly Arcan, née Isabelle Fortier. Elle a rencontré ses amis, ses proches, ses amants, son psychologue, lu tous ses livres, mais elle trouve son scénario ennuyeux, croit qu'il ne reflète pas l'essentiel de la personnalité excentrique de Nelly Arcan. Et pour représenter cette personnalité, elle s'est inspirée de plusieurs grandes

femmes de ce monde. Mylène McKay joue Nelly en quatre personnages bien distincts : une « amoureuse junkie », une « prostituée de luxe », une « écrivaine angoissée » et une « célébrité névrosée ». Selon le critique François Lévesque, le spectateur peut y reconnaître « le look Amy Winehouse en Isabelle, le chignon et l'austérité hantée de Virginia Woolf en Nelly la romancière, le glamour et la tristesse sous-jacente de Marilyn en Nelly la star... » Elles sont toutes très bien interprétées et on peut ressentir toute la souffrance de Nelly à travers ses quatre représentations d'elle-même.

CONTRADICTIONS ET MALAISE DANS LES CRITIQUES

Cependant, Isabelle Boisclair et Catherine Dussault Frenette ont exprimé leur désaccord avec cet éclatement identitaire présenté par Émond, dans une critique publiée dans *Le Devoir* : « Nelly Arcan mise en boîte ». Elles y dénoncent entre autres la séparation trop prononcée des personnages, alors que Nelly incarnait en fait toutes ces femmes à la fois et qu'il n'aurait surtout pas fallu séparer la putain de l'écrivaine.

À mon avis, il était au contraire nécessaire de séparer les personnages pour mieux saisir la personnalité de Nelly. C'était une femme intense, qui a vécu des expériences que peu de gens vivent. Pour bien comprendre sa réalité, il était impératif que les différents moments de sa vie soient séparés par des personnages, d'autant plus que le film ne suit pas une trame narrative habituelle et que les retours dans le passé sont fréquents. Le spectateur comprend très bien que ces femmes incarnées par McKay sont toutes une représentation de la même Nelly Arcan et que l'écrivaine austère est grandement influencée par son passé de putain et de junkie passionnée. On comprend qu'elles ne sont pas dissociables et que toutes ces facettes font et feront toujours partie d'Arcan. Certains pourraient trouver exagéré, presque caricatural, le personnage de Nelly en star. Pour ma part, ce personnage est au contraire la représentation parfaite de ce que Nelly

aspirait à être. L'attitude de la star, confiante et en contrôle; c'est exactement ce que Nelly voulait décrire. Ce personnage ne fait qu'amplifier cette volonté qu'elle avait d'être forte et sans failles. Selon moi, Nelly n'est donc jamais « mise en boîte » ; elle l'aurait été si on l'avait piégée dans un seul personnage.

De plus, Boisclair et Dussault Frenette ressentent un fort malaise devant la représentation de la sexualité de Nelly qu'Émond présente dans son film. Dans leur critique, elles accusent Émond d'avoir présenté Nelly comme une « nymphomane ». Ce que j'ai vu, moi, à travers le film, c'est plutôt une pure démonstration de son manque de confiance en elle, de son désir de plaire à tout prix et de son besoin d'être aimée, reconnue, validée. Elle voulait d'abord se prouver à elle-même qu'elle pouvait avoir qui elle voulait, quand elle le voulait. Selon moi, c'était non pas pour assouvir sa soif de sexe, mais sa soif d'acceptation.

On sait que Nelly manquait grandement de confiance en elle. L'image de la femme et le culte de la beauté ont toujours été des sujets obsessionnels pour elle. Elle voulait être parfaite et plaire à tout le monde, et sa sexualité était un atout principal pour elle. Dans *Putain*, elle écrit :

« [...] des gens circulent autour de moi sans me voir, mon sexe n'apparaît pas avec suffisamment de netteté, je suis une femme qui n'est pas suffisamment maquillée, non, il faut une parure, [...] un corps qui cherche à faire bander par la marque des soins qu'il porte, par un habillement qui le dénude, [...] ».

Bien que Nelly Arcan se dissocie des personnages de ses œuvres et que *Putain* ne soit pas une autobiographie, on comprend qu'Anne Émond a voulu représenter ce personnage de *Putain*, cette « Nelly » qui n'était pas elle, mais qui l'était tellement en même temps. Cette femme, qui sent une certaine reconnaissance quand les gens portent plus d'attention à sa sexualité qu'à elle-même, qu'ils considèrent comme un simple objet sexuel, c'est elle qu'on voit dans le film d'Émond, que ce soit

lorsqu'elle couche avec son éditeur ou qu'elle se masturbe devant son psychologue. La réalisatrice du film voulait que la personnalité excentrique de Nelly soit présentée sous toutes ses formes. Ainsi, présenter un personnage ayant besoin de la sexualité pour se sentir importante était plus que nécessaire.

De plus, Boisclair et Dussault Frenette ont peur que « l'effet de réel impose une lecture biographique », que « le portrait que dresse le film soit reçu comme matériau brut, et qu'il prenne valeur de référence dans l'imaginaire ».

Encore une fois, je suis en désaccord avec elles. En quoi serait-il néfaste pour Nelly qu'on pense que le film est l'histoire de sa vie? Le film la représente elle, Isabelle Fortier, il la représente elle, Nelly Arcan, et les deux ne vont pas sans la putain de *Putain*, sans la folle-amoureuse-junkie, sans la star, sans l'écrivaine. Nelly Arcan elle-même savait que « Nelly Arcan » était un personnage, mais ce personnage, c'est elle qui l'a inventé, elle l'a joué, elle a vécu dedans, elle l'a fait progresser. Nelly Arcan n'est pas un personnage fixe le temps d'un roman, mais plutôt un personnage qui a vécu, qui nous a parlé de vive voix. Et je crois qu'Anne Émond s'est servi de ce vécu pour faire vivre les personnages de Nelly dans son film, elle s'en est donné le droit, puisqu'Isabelle Fortier vivait elle-même au travers du personnage de Nelly. « J'ai créé Nelly pour protéger Isabelle, mais ça a eu l'effet contraire. », a-t-elle un jour dit. Ça a eu l'effet contraire parce que bien que ce soit Nelly qui se soit suicidée, Isabelle Fortier est morte avec elle.

CONTROVERSE MÉDIATIQUE

De même, Nelly n'a pas su protéger Isabelle parce que Nelly semait beaucoup la controverse. En effet, « Nelly Arcan était "une écrivaine gênante", qu'on a beaucoup démonisée », rappelle Sophie Cazeneuve sur les ondes de Radio-Canada. On a démonisé Nelly à cause de son image choquante, dérangeante. Elle était la représentation parfaite de ce que la société des années 2000 reflétait : une belle blonde

avec un beau corps et une peau sans défaut. Mais Nelly ne pouvait pas être belle et intelligente. « Sois belle, mais pas trop ». C'est comme si la société disait: oui, ça, c'est une belle femme, mais ce n'est pas la représentation d'une femme intelligente, surtout pas avec le passé qu'elle a. Reste que son passé l'a justement inspirée autant dans son écriture que dans l'image qu'elle présentait d'elle-même. L'apparente contradiction entre cette image et ce travail n'a jamais été un problème : « en moi, ces deux contradictions coexistent très bien, elles ne s'excluent pas et se nourrissent même l'une de l'autre. Incarner précisément ce qu'on abhorre, pour moi, c'est parfaitement cohérent », dit-elle au rédacteur Fabien Loszach.

Pourtant, c'est exactement ce que Danny Turcotte et Guy A. Lepage lui ont reproché en 2007, lors de son passage à l'émission *Tout le monde en parle*. Ce qui a fait scandale à l'époque, c'est de voir les deux hommes, entourés d'un panel d'invités masculins, s'acharner à discréditer le talent d'une femme, le pouvoir et la force de ses mots, la démarche artistique derrière ses œuvres et de simplement tout ramener à l'image contradictoire de Nelly et au thème récurrent de la sexualité dans ses romans. Cette obsession de la beauté qui l'a suivie toute sa vie venait maintenant la hanter: « Cette image plastique, dans laquelle elle s'empêtrait, avec laquelle elle jouait en même temps qu'elle se débattait, lui nuisait à tel point comme écrivaine, que plusieurs refusaient même de la lire. D'autres la lisaient, mais sans la prendre au sérieux, en regardant ses livres de haut », nous dit la journaliste Danielle Laurin. Les gens la prenaient pour son personnage de roman et n'étaient pas capables de dissocier l'œuvre de l'auteure.

Le message lancé dans notre société était donc : sois belle et conne, ou sois intelligente mais pas trop belle! Sa crédibilité lui a été arrachée simplement parce qu'elle s'est conformée à une image. Et cette image, ce n'est qu'une couche de protection de plus pour la Nelly qu'a créée Isabelle Fortier. Ce

corps, qu'elle compare à une « burqa de chair », est simplement « une deuxième peau dont se recouvrent les femmes occidentales qui "enterrent leur corps sous l'acharnement esthétique" ». C'est comme si Nelly s'était cachée d'elle-même en modifiant son corps avec des chirurgies. Et elle savait très bien que c'était là une façon de se cacher. Elle dit, à propos de ses chirurgies : « ça n'a rien changé à mon image de moi-même. Le regard critique, je le porte en moi. » En se modifiant ainsi, on se cache de soi et en se conformant à la société, on disparaît, on s'efface. Et Arcan était consciente du paradoxe entre son image et la dénonciation de celle-ci dans ses livres (et même dans ses discours). Ce que les gens n'avaient probablement pas compris, c'est que Nelly était affectée par une détestation d'elle-même. Sa conformité à la société la dégoûtait, elle se reprochait d'être le reflet de ce qu'elle tentait de dénoncer :

« Si je n'étais pas moi et que je me rencontrais dans la rue, probablement que je me détesterais, j'ai les deux pieds dans ce que je dénonce toujours; en même temps, je suis capable de critiquer ça. »

Nelly n'était pas une victime. Oui, elle était très fragile et vulnérable, mais selon moi, cela ne fait qu'ajouter à sa beauté et à son talent. « Elle connaissait ses démons et disait : "Les voici, ils sont sur la table." Tandis que la plupart des gens passent leur vie à les cacher », explique l'actrice jouant son rôle, Mylène McKay. Nelly écrivait des romans puissants sur ses démons à elle. Longtemps, elle fut malheureusement « sous-estimée, mésestimée » et plusieurs ont attendu qu'elle soit morte pour la lire. Pour découvrir l'écrivaine. » D'ailleurs, sa nouvelle *La honte*, publiée deux ans après sa mort, ramena la controverse à l'ordre du jour puisqu'il était question dans ce texte de son passage à *Tout le monde en parle*. D'ailleurs, ce texte s'avère très difficile à lire lorsqu'on a écouté et réécouté l'épisode en question, lorsqu'on est attaché à Nelly et qu'on sait qu'elle est déjà morte. On y comprend sa souffrance, son manque de confiance en elle, son ques-

tionnement perpétuel et la honte qu'elle a ressentie alors que le monde semblait s'effondrer sur elle. Cet extrait est saisissant :

« Son insatiabilité quant à la perception du monde sur elle faisait d'elle une femme intolérable de doutes, et densément malheureuse. C'est ce qu'elle appelait sa perversion des yeux. Et jamais, de sa vie, Nelly n'avait autant été vue que ce soir-là, pendant cette émission où l'homme debout avait décidé de laisser tomber sa puissance de terrassement sur elle. »

Dans leur critique, Boisclair et Dussault Frenette mentionnent que Nelly voulait « mettre des mots là où il n'y avait, auparavant, que des images. » Et que dans le film d'Anne Émond, « on la ramène aux images. » À mon avis, il est vrai que dans les romans de Nelly, les mots sont frappants, poignants. Mais les images rendent aussi bien toute la détresse et la souffrance d'Arcan, et c'est grâce à la trame musicale, aux *voix-off* citant des passages de ses livres, et au jeu de Mylène McKay. La souffrance et la détresse sont vraies, bien que les personnages soient des personnages. Comme Nelly Arcan était vraie, autant qu'elle était un personnage.

Certains croient que les mots peuvent guérir tous les maux, alors que pour elle, l'écriture était « une forme très sophistiquée d'auto-flagellation »... Et de cette autodestruction nous garderons en souvenir les œuvres de la grande Nelly Arcan.

UN ÉTÉ CHAUD

PAR GUILLAUME ROUETTE



Voilà que la belle saison pointe le bout de son nez. C'est l'heure des terrasses, d'une plongée dans un lac, des activités en plein-air. Pas le temps de s'enfermer dans une salle obscure, me direz-vous? Eh bien avec ces quatre films qui s'en viennent sur nos écrans, vous saurez où me trouver!

GUARDIANS OF THE GALAXY VOL. 2 (LES GARDIENS DE LA GALAXIE 2)



Suite très attendue du blockbuster à succès *Guardians of the Galaxy* sorti en 2014, ce deuxième opus, toujours réalisé par le talentueux James Gunn, promet une aventure haute en divertissement. Arrosé de la succulente sauce

Marvel, le film présente les personnages de Star-Lord, Drax, Rocket et Groot qui risquent de nous faire vivre une série d'émotions, accompagnées des couleurs de l'univers dans lequel ils évoluent. Une nouvelle bande musicale, le *Awesome Mix Vol. 2* agrémentera la recette déjà si bien établie dans le premier volet. Selon certaines rumeurs, un troisième film serait déjà prévu.

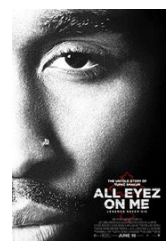
WONDER WOMAN



L'univers DC de Warner Brothers tarde à mettre en œuvre une production acclamée à la fois par le public et la critique. *Wonder Woman*, première adaptation à grande échelle de la célèbre bande-dessinée féministe, représente le meilleur

candidat pour changer la donne. Ses bandes-annonces hautement esthétisées portent à croire que le film, réalisé par Patty Jenkins, sera digne du personnage mythique. La pression est lourde sur les épaules de Gal Gadot, dans le rôle de l'Amazone, qui a laissé certains fans quelque peu sceptiques lors de son apparition dans *Batman V Superman*. Saura-t-elle aller au-delà de l'héritage laissé derrière par Lynda Carter, seule interprète de l'héroïne, dans la série télévisée culte des années 1970? Après plus de 40 ans, on l'espère bien!

ALL EYEZ ON ME



Si ce titre vous dit déjà quelque chose, vous devez être un adepte du célèbre rappeur Tupac Shakur. Le film, réalisé par Benny Boom, suivra, comme vous l'avez sans doute déjà deviné, une partie de la carrière de l'artiste de Harlem. Ainsi,

on sera témoins de ses rapprochements avec Death Row Records, de certains de ses hauts et bas avec d'autres rappeurs, de ses troubles criminels et de son assassinat en 1996. L'interprète de titres tels « California Love » ou « Ghetto Gospel » sera joué par le jeune Demetrius Shipp Jr. dans son tout premier rôle au cinéma. Kat Graham (connue pour son rôle dans la série *Vampire Diaries*) et Danai Gurira (Michonne dans *Walking Dead*) l'accompagneront dans les rôles de Jada Pinkett et Afeni Shakur respectivement.

WAR FOR THE PLANET OF THE APES (LA PLANÈTE DES SINGES: SUPRÉMATIE)



César et ses fidèles soldats reviennent à la charge dans ce troisième volet, qui s'annonce très spectaculaire, tant du point de vue visuel qu'à l'écriture scénaristique. Dans la mise en scène de Matt Reeves, Woody Harrelson et Andy Serkis risquent de se livrer une bataille sans pitié.

Depuis son reboot en 2011, la franchise a su s'élever quant à la qualité de sa production. Plusieurs affirmeront que les deux films précédents sont les meilleurs de la série depuis l'original, sorti en 1968. *War* risque de ne pas y faire exception. En effet, il semble qu'on y verra enfin ce qui nous a été promis depuis le tout début : les singes prendront le contrôle d'une Terre dévastée par l'homme.

PLAN RAPPROCHÉ SUR LES FEMMES AU CINÉMA

PAR CLAUDIE DEMERS



Encore aujourd'hui, les femmes sont clairement sous-représentées dans les métiers du cinéma. À titre d'exemple, en 2016, 27 % des scénarios étaient écrits par des femmes et seulement 12 % des artisans à la direction de la photographie étaient féminins. C'est pour rétablir ce manque d'équité au cinéma et à la télé qu'existe Réalisatrices Équitables. Entrevue avec Isabelle Hayeur, présidente et cofondatrice de l'organisme.

Réalisatrices Équitables a vu le jour en 2007 alors que la cinéaste française Coline Serreau venait présenter son film *Chaos* à un organisme féministe. Une vingtaine de réalisatrices québécoises ayant une sensibilité féministe ont rencontré Mme Serreau, dont Lucette Lupien, qui avait apporté à cette rencontre des chiffres datés de 20 ans concernant le financement des institutions. Elle constatait qu'il n'y avait eu aucun changement en 20 ans quant à la proportion de femmes réalisatrices. « On était toutes horriifiées. On a alors créé l'organisme pour tenter de comprendre la situation et essayer de trouver des solutions avec les institutions, les producteurs et les diffuseurs », explique Mme Hayeur.

C'est d'ailleurs un mandat que respecte Réalisatrices Équitables, qui fonctionne en deux volets : « D'abord, il y a l'action politique : on rencontre la SODEC (Société de développement des entreprises culturelles) avec nos études et nos chiffres, on étudie leur programme et on propose des solutions. Le deuxième volet, c'est de valoriser les réalisatrices aux yeux du public et aux yeux des producteurs ».

La fondation réalise donc des études avec l'aide de sociologues afin de « séparer les faits et les impressions ». Soutenue par ces études, Mme Hayeur affirme que depuis 30 ans, les statistiques n'ont pas changé. Il y a toutefois eu de beaux résultats cette année, note-t-elle : la parité à Téléfilm Canada et des mesures intéressantes à la SODEC. Aussi, l'ONF (Office National du Film) prévoit atteindre la parité entre les hommes et les femmes d'ici 2020.

Ces études scientifiques démontrent aussi qu'il y a jusqu'à 60 % de femmes qui étudient en télévision et en documentaire, mais il n'y a que 30 % de femmes qui réalisent des documentaires. « C'est encore plus désastreux en fiction : on est plus autour de 40 % de femmes dans les écoles et elles sont seulement entre 11 et 16 % à recevoir du financement pour tourner leur long métrage », poursuit Isabelle Hayeur.

RAISONS DE L'ÉCART

Selon Isabelle Hayeur, certains facteurs expliquent le peu de femmes dans l'industrie de la réalisation : « D'abord, le problème est systémique car c'est à toutes les étapes de la production d'un film qu'on le remarque. Aussi, on est assujéti à ce qu'on appelle un biais inconscient. C'est ce qui fait qu'inconsciemment quand un article scientifique est signé par un homme plutôt que par une femme, on le trouve plus intéressant et plus sérieux. Finalement, ce ne sont pas les réalisatrices qui vont demander de l'argent, ce sont plutôt les producteurs. »

À ce titre, Isabelle Hayeur ajoute que les producteurs sont très frileux de travailler avec des réalisatrices. « Et bien sur, ils préfèrent travailler avec des réalisateurs qui ont déjà un gros succès. Il n'y a pas beaucoup de place pour des nouveaux et quand il y a des nouveaux, ce sont des gars! ». Lorsque des femmes sont choisies, les producteurs doivent souvent convaincre un distributeur et un télédiffuseur. « Ça fait plusieurs filtres entre la créatrice et l'argent. »

Lorsqu'interrogée sur les conseils à donner aux jeunes réalisatrices, Isabelle Hayeur réfère à une liste sur le site de Réalisatrices Équitables, et dont le dernier conseil est le suivant : « Faites ce métier parce que vous êtes une artiste, que vous êtes passionnée et délinquante, que vous avez des choses à dire à la société et que le cinéma est votre mode d'expression. Vos conditions de vie seront probablement plus modestes, mais extrêmement stimulantes. [...] Et surtout, surtout, vous exercerez un des plus beaux et des plus palpitants métiers du monde ». Cette raison n'est pas étrangère au combat qu'elle mène depuis 10 ans au sein de Réalisatrices équitables, et qu'elle entend poursuivre.



E-SPORT : SUR LES TRACES D'UN PHÉNOMÈNE

PAR ARNAUD LE BLANC



Atteindre 125 bpm devant une partie de Resident Evil, c'est possible! Mais de là à considérer le jeu vidéo comme un sport, il y a un pas! Pourtant, depuis quelques années, les jeux vidéo professionnels, ou e-sport, font leur entrée sur les réseaux des sports. Entrevue avec Étienne Veilleux, un des premiers journalistes e-sport au Québec.

« Nous ne parlons pas de joueurs enfermés dans leur sous-sol, mais bien de compétitions à un tel niveau qu'une hygiène de vie saine est un pré-requis », explique Étienne Veilleux, qui, à titre de journaliste e-sport, avec ses apparitions à RDS, pose un regard privilégié sur le phénomène. Il explique que les joueurs de ce calibre sont encadrés de la même façon que le seraient des joueurs professionnels de n'importe quelle autre organisation sportive. Ils ont des chefs cuisiniers pour maintenir une bonne alimentation, ils sont aussi tenus de maintenir une forme physique adéquate, ont des rendez-vous avec des psychologues sportifs, etc.

Bref, le e-sport joue désormais dans les grandes lignes, offrant maintenant des carrières très bien rémunérées. Seulement en 2016, c'est plus de 10 millions de dollars qui ont été remis en prix aux joueurs pour avoir gagné différents tournois. Et cela est sans compter le salaire de base des joueurs.

Étienne Veilleux a lui aussi bénéficié de la popularité du e-sport : « J'étudiais en génie de la construction à l'ETS (École de technologies supérieures). J'ai développé un hobby pour le côté compétitif du jeu vidéo, qui m'a mené à commenter plusieurs tournois au Québec. » C'est là que RDS, qui voulait tester la popularité de la couverture du e-sport à la télé, l'a engagé.

UN QUÉBÉCOIS REPÊCHÉ

Plusieurs joueurs tentent de se faire remarquer par des équipes professionnelles de e-sport. C'est notamment le cas de Jean-Sébastien Théry, 18 ans, qui s'est fait inviter aux « \$couting grounds » de *League of Legends*, un jeu de rôle stratégique dans lequel le but est de détruire la base ennemie, et qui se joue en équipe de 5 contre 5. Un « scouting ground », c'est un événement organisé par les officiels du jeu, et le but est de remarquer de jeunes talents prometteurs, comme une vraie séance sportive de repêchage.

Jean-Sébastien Théry était parmi les 10 meilleurs joueurs d'Amérique du Nord. Il a donc été invité à l'événement et a bien fait, décrochant ainsi un

contrat semi-professionnel avec *Counter Logic Gaming*, une organisation américaine de e-sport. « Il s'est envolé pour la Californie pour une durée de deux ans. Il gagne très bien sa vie et est encadré. Il tentera maintenant de décrocher un poste dans l'équipe professionnelle rattachée à son équipe du moment », raconte Étienne Veilleux au sujet de ce jeune québécois prometteur. Et quand on dit bien payé, c'est un salaire annuel en haut de la moyenne québécoise qui l'attend, avec tous les frais couverts par l'organisation qui le chapeaute.

UN VRAI SPORT ?

Vrai sport ou pas, le e-sport? Le débat autour de cette question est un des plus gros enjeux dans le monde du sport électronique, avec beaucoup d'experts appuyant chaque côté. Selon Étienne Veilleux, ce débat est secondaire. Il croit qu'il occulte la difficulté de devenir un joueur de jeux vidéo professionnel : « Non seulement tu dois sacrifier plusieurs choses parce que tu dois te pratiquer, mais tu dois aussi te battre contre une société dans laquelle le jeu est mal vu. Plusieurs jeunes n'ont jamais eu le support de leurs parents, jusqu'à ce qu'ils décrochent un contrat. Là, les parents comprennent qu'une carrière peut être possible ».

LE JEU VIDÉO PARASCOLAIRE

L'arrivée du e-sport dans le cheminement scolaire est, selon Étienne Veilleux, un pas dans la bonne direction. Désormais, le cégep de Matane offre un programme de e-sport parascolaire, permettant à plusieurs étudiants de jouer à un calibre élevé dans un contexte encadré : « C'est une première de ce genre au Québec et c'est une très bonne nouvelle. Il permettra non seulement de maintenir ces jeunes férus de jeux accrochés à l'école, mais aussi leur permettre d'entretenir des relations sociales directes, les joueurs passionnés étant souvent reclus ».

En effet, le programme de Matane a établi plusieurs règles que les participants se doivent de respecter, comme la remise des travaux à temps, l'exercice physique obligatoire, et des périodes d'étude. « Tout est dans l'encadrement », dit Étienne Veilleux. Oui, le jeu peut être une dépendance, mais en l'encadrant de la sorte, on minimise les risques et on permet aussi de développer la relation des e-sports avec la population générale, pour que ceux-ci soient bien compris par tous ». Au final, ce projet semble être le début d'une nouvelle ère en matière d'éducation alternative.

UN VACCIN CONTRE L'HÉTÉRONORMATIVITÉ

PAR FIDÉLIA LONGCHAMPS



Un vaccin contre l'homosexualité découvert par des scientifiques russes. Voilà ce que présentait un article lu récemment. Fausse information ? Sans doute. Ce qui est vrai, toutefois, c'est que la Russie fait piètre figure dans le respect des droits des homosexuels. Et que dans certains pays tels l'Afghanistan, l'Arabie saoudite ou le Soudan, on condamne encore l'homosexualité à la peine de mort. Un vaccin contre la bêtise, quelqu'un ?

La Déclaration universelle des droits de l'homme, signée en 1948, ne fait pas mention de l'orientation sexuelle, mais en 2011, le Conseil des droits de l'homme des Nations unies adoptait pour la première fois une résolution sur les droits des personnes LGBT. Si cette déclaration, d'ailleurs refusée par la Russie, était supposée enrayer la violence et la discrimination faites à l'endroit des personnes LGBT, la réalité est toute autre. Plusieurs états pénalisent encore l'homosexualité. Mais au-delà de ces actes inhumains persistent beaucoup de préjugés.

L'hétéronormativité est une croyance selon laquelle tous les individus devraient avoir une attirance sexuelle au sexe opposé et que toute autre orientation n'est que déviance. Le monde lesbien, gay, bisexuel et transgenre est donc exclu de cette norme sociale. L'hétéronormativité étouffe la liberté d'expression de l'individu hors norme, le privant ainsi de s'épanouir pleinement. Cette croyance force la marginalisation de l'orientation sexuelle et favorise un système où les gens LGBT sont discriminés s'ils osent afficher ouvertement leur « déviance ».

LE BON SEXE OU LE MAUVAIS SEXE

L'hétéronormativité crée une hiérarchie sexuelle impliquant le bon sexe et le mauvais sexe, ce qui est normal et ce qui ne l'est pas. Il est évident que le bon sexe, la « normalité », et la liberté sont des valeurs qui priment dans la plupart des pays, mais encore faut-il avoir connaissance de la définition que ceux-ci leur donnent.

Par exemple, le bon sexe au Canada est une sexualité consentante et pratiquée avec un autre partenaire qu'un enfant ou un animal. En Russie, le bon sexe se produit avec une personne du sexe opposé.

La liberté quant à elle a des frontières pouvant être modelées par le cortex préfrontal d'ingénieux penseurs. En fait, la liberté peut se résumer en ces quelques mots : c'est le pouvoir d'agir, au sein d'une

société organisée, selon sa propre détermination, dans la limite de règles définies. Pour la Russie, le monde gay et lesbien n'a officiellement pas accès à cette liberté tant désirée. Cette communauté est donc « emprisonnée ». Le standard tangué grandement vers l'hétéronormativité, allant jusqu'à brimer la liberté de l'individu.

L'homophobie est largement répandue en Russie, où l'homosexualité était considérée comme un crime jusqu'en 1993 et comme une maladie mentale jusqu'en 1999. Pour cet État, cette orientation empêchant la procréation va contre les lois de la nature. Pourtant, il est prouvé scientifiquement que l'homosexualité est présente chez plus de 450 espèces d'animaux.

AU QUÉBEC

Mais au Québec, dans une société dite ouverte par rapport à l'homosexualité, qu'en est-il de l'hétéronormativité ? Vous rappelez-vous la dernière fois où votre prof vous a fourni un exemple autre qu'impliquant un couple formé d'un homme et d'une femme ? Ne pourrait-il pas y avoir des lesbiennes ailleurs que dans *Unité 9* ? Dans la littérature, dans la plupart des publicités, dans les films et même dans l'enseignement, ne sommes-nous pas sans cesse confrontés à une norme hétérosexuelle ? Il peut être facile de pointer du doigt d'autres communautés que la nôtre, mais plusieurs changements sont à apporter ici même au Québec.

La communauté n'aura d'autre choix que de se révolter pour obtenir ce qu'elle convoite. Et lorsque je parle de révolte, je ne pense pas à un appel aux armes, mais plutôt à une affirmation grandiose qui hurle : on existe.

LA QUÊTE

PAR THOMAS LAFONTAINE-GIGUÈRE



Nous les voyons s'absenter des bancs d'école le temps d'une compétition. Mais que se passe-t-il dans la tête de nos sportifs d'élite? Thomas Lafontaine-Giguère, nageur de l'équipe du CSTJ et nouvellement détenteur d'un record collégial, nous invite à plonger dans son univers.

En tendant mon passeport au douanier, je devais avoir une expression à laquelle on a peu à envier. Je savais trop bien ce qui m'attendait aux États-Unis... Quelques heures plus tard, j'atterrissais en Floride pour un autre camp d'entraînement.

C'est curieux, les camps d'entraînement. Pendant ces deux semaines, nous ne sommes plus des adolescents qui partagent leur temps entre les études et le sport, dans un mode de vie sain et équilibré. Nous sommes plutôt des machines qui nous entraînons jusqu'à l'épuisement. Nous planifions nos repas, nous cuisinons, mangeons, dormons au moins 9-10 heures par nuit, et surtout, nous nous entraînons aussi souvent qu'il est possible de le faire. 13 fois par semaine soit 26 heures réparties sur 6 jours. Une moyenne de parfois plus de 4 heures par jour. En vérité, durant les mois qui précèdent cette expérience, nous ne faisons que nous préparer à tenir le coup pendant cette période, de sorte que les résultats les plus explosifs sont toujours acquis pendant ce très bref isolement du monde.

J'imagine que vous trouvez ce genre d'activité plutôt extrême et largement malsaine. Vous n'avez pas complètement tort : en plus de nuire à mes études, ce sont des journées entières durant lesquelles je ne travaille pas pour gagner de l'argent ou entretenir mes relations sociales. Mais il faut vraiment avoir marché dans les souliers des athlètes pour comprendre qu'en fait, on en retire plus de bénéfices que d'être simplement plus rapide. Je suis alors comme un fermier qui récolte le fruit de son labeur. C'est un objet de fierté, une bénédiction personnelle.

Sur le bassin de compétition, je traverse toujours les moments les plus intenses de ma vie. Dans ces circonstances, la piscine est un allié avec lequel j'accomplis une quête, je me dépasse. Le chronomètre s'apparente à une foule en délire. C'est l'image que je me suis formée dès la marque de départ donnée en préparation de l'Omnium canadien de l'Est. La mesure de temps dans la course me semblait être une foule en délire et moi, j'étais comme un gladiateur au milieu d'un grand stade de cirque qui fait face à une bête féroce. Ce type d'image provoque

un sentiment si fort que la routine que j'ai répétée tant de fois en entraînement s'effectue à une vitesse folle. Je file à travers la piscine tellement vite que l'eau devant moi s'apparente à des couches successives de murs de briques que je défonce avec énergie. À ce moment, c'est pénible de continuer. Je suis fatigué, j'ai mal partout, je crois que je vais mourir. C'est là que la préparation se fait sentir : je redouble d'effort.

Dans les visualisations que je fais de mes courses, j'aperçois du coin de l'œil que je prends la tête, et touche le mur le premier. Ensuite, tout se passe très vite, je regarde le tableau : 57.5 ! Je sors de l'eau et félicite mes adversaires, avec la satisfaction débordante de les avoir enfin vaincus. Puis, j'imagine mon entraîneur m'interceptant durant la marche vers le podium pour m'annoncer avec enthousiasme que je suis désormais en tête du classement national. Finalement, je rajoute à la perfection du moment en acceptant humblement ma médaille dorée, puis en lançant un regard vers les gradins, pour rejoindre celui de mes parents qui me félicitent de loin, avec de la fierté apparente au visage. Ce soir-là, je ne peux concevoir autre chose que de fermer les yeux avec une telle paix d'esprit que j'en souris toute la nuit.

Il peut être difficile de comprendre l'effort et le temps investis dans la réussite sportive. Pour moi, il n'y a aucune substance, aucun bien de consommation qui peut apporter autant de bonheur qu'un accomplissement personnel.

DANS LE BUREAU D'UNE VOYANTE

PAR BIANCA SICKINI-JOLY



Intriguée depuis longtemps par l'univers de la voyance, j'ai traversé la barrière des sceptiques, l'instant d'une rencontre, pour assouvir ma curiosité. Guidée par une perspective critique et une soif de découverte, j'ai tenté d'examiner à ma manière ce qui se passe derrière la porte du bureau d'une voyante.

Selon le site *Jobboom*, en 2002, 30% des Canadiens interrogés par la firme Léger Marketing admettaient avoir consulté un voyant ou un médium. Bien que les données datent de plus d'une décennie, elles me rassuraient! Ainsi, je n'étais pas seule à assoupir mon esprit rationnel de la sorte!

Une douce musique et une subtile odeur d'encens m'ont accueillie dans la boutique ésotérique du centre-ville de St-Jérôme où se situe l'ancre de la voyante. En flânant, j'ai survolé du regard la collection de cristaux, de figurines d'anges et de bâtons d'encens. Je me suis particulièrement attardée aux titres des livres en vente. Curieusement, il y avait un exemplaire du livre *Le Pharmachien*, un pharmacien qui simplifie la science de façon ludique et qui anéantit la pseudoscience, savoir organisé comme une science sous sa rigueur. J'ai cru un instant ne plus être au bon endroit pour mon immersion dans l'univers ésotérique.

DE BON AUGURE

C'est donc dans une petite pièce au fond de la boutique que la voyante m'a invitée à la rejoindre. Alors que je m'enlignais pour quelques prédictions d'avenir, la voyante a tout d'abord tenté d'« extirper » des caractéristiques de ma personne. Elle a débuté la séance en me demandant mon nom, ainsi que ma date de naissance, et a fait de même pour trois personnes qui me sont chères. À partir des dates de naissance, elle a procédé à des calculs à la fois simples et nébuleux pour arriver à un seul chiffre: c'est ce qu'on appelle une « maison », en numérologie. Apparemment, chaque maison possède des caractéristiques qui permettent de décrire ma personnalité ainsi que celle des trois personnes que j'ai choisies.

C'est ensuite au tour des cartes de tarot de faire parler mon futur. La cartomancie est une technique

d'art divinatoire qui s'est développée vers la fin du XVIII^e siècle et qui consiste à « lire » et interpréter des cartes de jeu ou de tarot en jugeant du sens dans lequel elles sont placées, de l'ordre dans lequel elles sont sorties du paquet et de ce qui est illustré. Après les avoir méticuleusement brassées et soigneusement étalées, j'ai reçu les consignes suivantes : « Pige trois cartes en pensant à un souhait. Pige cinq cartes en ne pensant à rien ». Et ainsi de suite. Chaque nouvelle carte que je choisisais au hasard correspondait à une nouvelle affirmation. Conseils et prédictions s'entremêlaient. À ma grande surprise, elle ne lisait pas concrètement les cartes, elle s'en inspirait plutôt, « contrairement à plusieurs voyantes qui disent à leur client exclusivement la signification de la carte », me précise-t-elle.

La voyante devant moi avait à cœur de se distinguer des autres « charlatans » du domaine. L'abus peut avoir lieu par les lignes téléphoniques, une vraie machine à argent, où « la qualité » de voyance de la personne laisse à désirer, ou bien par les voyantes qui ne pensent qu'à faire de l'argent et profitent de la crédulité de leurs clients. À titre d'exemple, au Québec, selon les lignes, les clients paient entre 2,75 \$ et 4,89 \$ la minute. Les voyantes reçoivent de 4 à 10 fois moins d'argent.

La devineresse déplore que certains médiums ne réfléchissent pas à l'influence qu'ils ont sur un client et des répercussions de leurs propos sur la vie de celui-ci. L'industrie de la voyance téléphonique a souvent été prouvée comme étant frauduleuse, comme c'est le cas dans un article publié par *La Presse* en 2013, où on apprend que plusieurs propriétaires de lignes de voyance exploitent aussi des lignes téléphoniques pour adultes. Comble de la supercherie, certaines femmes font du *dirty talk* sur une ligne, et de l'autre, prédisent l'avenir des plus insécures. Dans un autre article, on apprend également qu'une journaliste s'est fait embaucher à Mé-

dium Québec avec un simple passé de voyante inventé. Quelques cartes de tarot tirées plus tard, la journaliste se faisait engager et a même passé une journée à faire des consultations par téléphone.

THÉRAPIE BON MARCHÉ

Si ma démarche personnelle était surtout fondée sur ma curiosité, ce n'est cependant pas le cas de la majorité des clients que la voyante rencontre : cette voyante estime que 80% de ceux qui viennent la voir sont en détresse et ont besoin d'aide pour se redresser : « Je leur donne la petite tape dans le dos qu'il leur manque, comme une bonne amie le ferait », m'a-t-elle dit. Certains clients consultent une voyante parce qu'ils ont besoin d'être rassurés sur leur vie actuelle et future, ou tout simplement parce que ça leur fait du bien. Le rôle de la voyante est donc plus psychologique que l'on peut le penser.

Si la séance coûte moins du tiers d'une consultation en psychothérapie, il y a bien quelques ressemblances avec ce domaine, dont le recours à la déduction et le besoin d'aider les autres. C'est principalement ce dernier aspect qui guide toutes les consultations de la voyante. J'ai compris à travers notre discussion à quel point offrir son aide aux gens compte pour elle. Elle ne se contente pas de dire ce qu'elle « voit » ou ressent d'une personne, mais aussi d'essayer de la guider et de la conseiller.

L'aura magique entourant une voyante lui confère une sorte de pouvoir différent que d'autres professionnels de la santé ne peuvent pas combler chez certaines personnes. Aussi, les gens qui la consultent viennent parfois chercher la confirmation que tel projet fonctionnera, ou que tel amour durera par exemple. Elle se décrit elle-même comme le miroir de ses clients, puisqu'elle reflète ce qu'ils veulent entendre.

À L'ÉPREUVE DE LA CRITIQUE

Avec la perspective critique dont je me suis armée pour vivre cette expérience, j'ai pu décortiquer ce qui se passait dans ma tête lors de la consultation. J'ai compris qu'à chaque affirmation vague qu'elle faisait, j'essayais de faire des associations avec ce qu'elle disait pour l'appliquer à ma propre réalité.

Malgré mon scepticisme, je dois avouer que certains éléments qu'elle voyait de moi correspondaient assez à ma réalité et qu'elle visait donc juste à certains moments. De quelle façon y est-elle arrivée? Là est la question! Évidemment, plusieurs généralités étaient au rendez-vous, comme le fait de ne pas être certaine d'être à la bonne place dans ma vie en ce moment, ou que telle personne doit « contourner un mur » pour avancer, par exemple.

Il faut aussi être capable de séparer ce que la voyante dit réellement de ce que notre cerveau comprend et éviter de prendre les quelques mots qui peuvent s'avérer vrais dans ses propos, pour ensuite penser qu'elle a eu raison sur toute la ligne. C'est ce qu'on peut appeler le biais de confirmation. Dans le livre *Quand le paranormal manipule la science* de Serge Larivée, il est expliqué que « lorsque confronté à un ensemble d'informations, un individu sélectionne celles qui confirment sa propre croyance et ignore celles qui la contredisent ou qui la sous-estiment ». J'ai moi-même constaté comment il est facile de ne retenir dans une même phrase que ce qui me concerne et de reléguer aux oubliettes ce qui l'est moins. Il est alors plus facile pour elle de continuer sur la voie où j'ai réagi le plus. Une forme de tri d'informations, pourrais-je dire.

Tous ces raisonnements m'ont demandé beaucoup plus d'analyse et de réflexion critique que je ne l'aurais cru. J'ai dû écarter de mes pensées le plaisir de croire à la magie et au surnaturel de la voyance, mais c'est normal d'être tenté d'emprunter cette

voie facile. Tel que mentionné dans le livre de Serge Larivée, l'esprit critique et le scepticisme demandent un effort volontaire et un apprentissage, alors que la naïveté et la confiance sont naturelles. Maintenant, mélangez la difficulté d'avoir un esprit critique et la nature candide de l'humain ensemble, mixez le tout et vous obtiendrez des gens qui ne sauteront jamais par-dessus le mur du mystère pour aller explorer ce qui se trouve derrière.

Trente dollars et 30 minutes plus tard, c'est pour moi le moment de quitter. La clochette qui retentit à ma sortie de la boutique sonne en moi le signal que le monde enchanteur dans lequel j'ai été brièvement plongé est derrière moi et que je m'apprête désormais à réintégrer le monde rationnel.

